

PB-19

# *BULLETIN*

*DE LA*

## *SOCIÉTÉ*

*DES*

# *AMIS DE VIENNE*

N<sup>os</sup> 52 et 53 — Années 1956-1957

**Quelques lignes du Président.**

**L'activité de la Société :**

L'assemblée générale 1957. — L'assemblée générale 1958.

**Etudes et Textes :**

Charles JAILLET. — Maurice RIVIÈRE, félibre dauphinois ou Le souvenir de Frédéric MISTRAL à Vienne..

J. BATIER. — Le pain des Viennois aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Prosper GIEN. — Un héros de l'Indépendance polonaise : François ROCHEBRUN.

**Ephémérides 1956 et 1957.**

**Nécrologie 1956 et 1957.**

VIENNE  
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN  
14, Quai Jean-Jaurès

— 4959 —

*BULLETIN*  
DE LA  
*SOCIÉTÉ*  
DES  
*AMIS DE VIENNE*

N<sup>os</sup> 52 et 53 — Années 1956-1957



VIENNE  
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN  
14, Quai Jean-Jaurès

— 1959 —



## QUELQUES LIGNES DU PRÉSIDENT

---

Le nouveau président se doit de présenter le conseil d'administration actuel aux membres de la Société des Amis de Vienne, plus particulièrement à ceux qui, n'habitant pas cette ville, n'ont eu aucun écho de la réunion du conseil, tenue le mardi 17 mars, par laquelle celui-là a été remanié, en raison de l'élection de nouveaux membres et, surtout, de la démission de M. Maurice FAURE. Celle-ci datait du 19 janvier. Néanmoins, le président Maurice FAURE avait bien voulu avoir la gentillesse de présider l'assemblée générale du jeudi 12 mars, et il l'avait fait avec la maîtrise dont, pendant tant d'années, il a fait toujours preuve, en une telle circonstance.

Voici donc comment est composé le conseil d'administration :

Président d'honneur : M. Maurice FAURE, avocat, ancien président.

Membres d'honneur du Conseil : M. le chanoine Pierre CAVARD, aumônier de N. D. de l'Isle sous Vienne.

M. Jean GLEYZOLLE, ancien banquier et ancien trésorier de la société.

Président : M. Charles JAILLET, employé-cadre commercial.

Vice-présidente : Mlle Elisabeth JOSSIER, professeur d'Italien au Collège Ponsard.

Vice-présidents : M. Pierre FRECON, notaire honoraire.

M. Paul MICHALON, industriel.

Trésorier : M. Félix JACOB, employé de banque.

Secrétaire général : M. Prosper GIEN, journaliste.

Membres : Mlle Andrée JACQUET,

MM. Joseph BATIER, instituteur honoraire.

Armand CHAMPLONG, représentant.

Joseph COTTAZ, professeur honoraire.

Emile DATRY, avocat.

Joseph GARON, représentant.

Marcel GOURDANT, négociant.

Joannès RUF, conservateur des Musées.

Antoine TERRASSE, huissier de Justice.



*Un court historique maintenant :*

*L'article publié dans les n<sup>os</sup> 23 et 24 (années 1927 et 1928) du Bulletin sur le « 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la société » célébré le 20 avril 1929, débute avec la phrase suivante : « C'est le 17 février 1904 que la Société des Amis de Vienne a commencé son existence ». Elle naquit « dans les salons du Cercle du Jeu de Paume » qu'occupe actuellement le Musée d'archéologie chrétienne voisin du cloître de Saint-André-le-Bas, après avoir servi de siège à la Chambre de Commerce d'octobre 1907 à octobre 1938. (L'auteur des présentes lignes avait 24 jours).*

*Les Viennois étaient sous le coup de l'émotion que leur avait causé l'achat par le général de Beylié, pour en faire don au Musée de Grenoble, de la mosaïque représentant Hylas et les Nymphes, récemment découverte à Saint-Romain-en-Gal. Il ne fallait pas que pareille aventure se reproduisît. « Car, proclama l'orateur de ce soir-là, Jules Ronjat, avocat de la plus noble des causes, si quelque jour on découvrait un nouveau Faune ou une mosaïque comme celle que le Musée de Grenoble acquit l'an passé, ne serait-ce pas un devoir patriotique que d'en conserver la possession à nos Musées ? » Et les fondateurs d'élaborer des statuts dont les extraits suivants ont longtemps figuré, sous le Temple d'Auguste et de Livie, aux en-têtes de lettres de la société, et au préambule du Guide illustré du Touriste : « La Société des Amis de Vienne a été fondée pour répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises, protéger contre toute atteinte la beauté du paysage et des monuments viennois, enrichir les Musées de la ville, attirer à Vienne le plus grand nombre possible de visiteurs et rendre la visite de la ville facile, agréable et instructive.*

*« La société poursuivra ce but, selon les circonstances et selon ses ressources, par tous les moyens utiles, tels que conférences, publications, fouilles, achat d'objets d'art pour les musées, propagande auprès des touristes, création de bureaux de renseignements pour les visiteurs, etc. »*

*L'occasion ne tarda guère à la société naissante de manifester sa vitalité. Si on ne découvrit pas un nouveau Faune, du moins, et ce fut beaucoup, on découvrit une nouvelle mosaïque à Saint-Romain-en-Gal. Celle-ci fut achetée en novembre 1907 et elle est, depuis cette époque, une des plus belles pièces du Musée lapidaire. Elle représente le châliment de Lycurgue.*

*Un demi-siècle plus tard, la Société des Amis de Vienne a renouvelé son geste statuaire en contribuant au retour chez nous de la « Tutela » désormais fameuse, et à sa conservation dans le même Musée.*



Voici, maintenant, les noms des présidents qui, successivement, et en toutes circonstances, ont essayé d'atteindre le but si bien assigné par les fondateurs :

1. Ernest BIZOT, architecte honoraire de la ville, conservateur des Musées, président depuis le jour de la fondation.
2. Jules RONJAT, avocat (ancien secrétaire, puis secrétaire général), depuis le 10 février 1908.
3. Jules BOUVIER, directeur d'assurances (ancien secrétaire), depuis le 4 février 1914.
4. Maurice FAURE, avocat, (ancien commissaire, puis secrétaire, puis secrétaire général et vice-président), depuis le 6 février 1920.
5. Paul MICHALON, industriel, depuis le 26 mai 1939.
6. Maurice FAURE, depuis le 12 septembre 1947.

Le président en exercice depuis le 17 mars 1959, (membre de la Société depuis 1922, ancien secrétaire général-adjoint, puis secrétaire, puis vice-président), heureux et fier de se dire le disciple de son prédécesseur, a la simple ambition de faire sienne la devise de la Maison d'Orange-Nassau (n'a-t-il pas eu l'occasion de parler aux Viennois, récemment, de certains princes d'Orange qui vécurent des jours malheureux dans la Tour d'Orange du Palais des Canaux ?) : « JE MAINTIENDRAI. »

Il assure les sociétaires de ses sentiments de plus complet et de plus cordial dévouement.

9 Mai 1959.

## L'ACTIVITÉ DE LA SOCIÉTÉ

Année 1956

*Allocution prononcée par M. Maurice FAURE, président,  
à l'assemblée générale du mercredi 10 avril 1957*

Nous avons continué nos réunions mensuelles du premier jeudi. Nous y avons des assistants fidèles. C'est une approbation, c'est par là un encouragement. Certains prennent des notes. Sans doute, parce qu'ils apprennent ce qu'ils ne connaissaient qu'imparfaitement, et parce qu'ils estiment bon de conserver le souvenir, et peut-être de le répandre à leur tour.

Nous avons aussi des auditeurs tout occasionnels : on leur a dit que la précédente séance avait été intéressante, et qu'ils devraient venir ; ils sont venus, et maintenant ils sont fidèles. C'est bien là un résultat auquel nous devons être sensibles, puisque nous avons intéressé des Viennois à des choses viennoises.

Au cours de ces derniers mois, avant 1957, Mr J. COTTAZ, notre administrateur, nous a parlé de la Tour de Valois. Cette tour carrée, dorée, que l'on voit de l'autre côté du Rhône. Elle est bien connue de tous. C'est plusieurs fois par jour qu'on l'aperçoit, mais sait-on bien à quoi elle a servi ? et quelles étaient les constructions qui l'entouraient, et comment elle pouvait défendre le pont qui aboutissait vers elle ?

Mr COTTAZ avait déjà donné ces indications lors d'un Congrès de Rhodania, et sa communication avait été publiée. Mais il nous a semblé qu'il pouvait en parler encore, et trouver des auditeurs, mal renseignés jusqu'alors.

Il avait apporté de grandes restitutions de la Tour, des coupes, si bien que ce soir là nous avons pénétré dans la Tour de Valois au temps de sa toute première jeunesse.

Ainsi pouvons-nous regarder maintenant ce monument avec des sentiments plus connaisseurs, et avec un esprit mieux renseigné.

Mr GIEN nous a donné une causerie sur « *Le Lion Amoureux et la Princesse Brouhaha* » ; une autre sur le « *Château d'Ampuis*. »



Mlle Andrée JACQUET nous avait déjà donné une causerie sur les émaux. C'était un sujet d'ordre général et qui n'avait rien de particulièrement viennois ; elle a voulu ces derniers mois nous parler des faïences qui sont au Musée de Vienne. Nous devrions tous savoir que ces faïences ont un réel attrait, et qu'elles ont été beaucoup admirées par les connaisseurs.

Mr DAMIRON qui avait publié sur la faïence un ouvrage resté toujours utile, et qui avait une fort belle collection, avait parlé des faïences de Vienne très savamment.

Une partie vient de la collection de Mr Ernest BIZOT, notre premier président, une autre de Mr VASSY, qui s'était plus spécialement consacré aux pots de pharmacie. C'était donc une étude particulièrement viennoise, mais dont le profit peut s'étendre en divers points.

C'est ainsi qu'un de nos administrateurs se trouvant ces semaines dernières à Strasbourg, au château des Rohan, est allé retrouver des faïences, de Strasbourg, mais il y a trouvé aussi le portrait du Cardinal de la Tour d'Auvergne, notre Archevêque dont le corps repose dans le chœur de Saint-Maurice. Ce Cardinal était chanoine et grand prévôt de Strasbourg. Le Musée a, d'après un portrait de Hyacinthe Rigaud, une gravure de Pierre Drevet. Ainsi VIENNE et STRASBOURG pouvaient un instant se rejoindre à la fois dans les faïences et dans le cardinal de la Tour d'Auvergne.

Un autre Jeudi a été consacré au peintre PILLIARD ; en réalité la causerie n'avait fait que rappeler l'ouvrage qu'avait publié sur PILLIARD, peu de temps après sa mort, Claude et Jules BOUVIER. Cet ouvrage de 1898, reste toujours fort intéressant, et il ne semble pas avoir vieilli. PILLIARD y était loué, et il le méritait.

Quelques unes de ses œuvres se trouvaient au Musée ; il en est qui ont émigré, en partie, dans l'église de Saint-André-le-Haut. Le Musée en effet a subi des modifications, et des allègements. Bien des organismes de Vienne, tout comme l'église de Saint-André-le-Haut, ont reçu des tableaux. C'est ainsi que « le Vénéon » de l'Abbé GUÉTAL se trouve maintenant dans le grand hall de la Chambre de Commerce.

En janvier 1957, nous avons eu une causerie de Mr Joseph BATIER sur l'ASCIA. C'est un sujet qui pouvait paraître un peu mince ; en réalité il intéresse les Viennois, et toute la région. Mr BATIER nous a dit ce qu'était l'Ascia. Il a indiqué, avec amusement, qu'il y avait des explications en nombre incroyable sans qu'on soit arrivé à trouver sûrement ce que signifiait ce signe.

Mr Carcopino a écrit à ce sujet, et c'était ses dernières indications que Mr BATIER nous a rappelées. L'ascia était une petite hachette qui servait à polir le bois, et qui se retrouve sur des tombes romaines ; dans le Musée Saint-Pierre à Vienne, beaucoup d'inscriptions romaines ont en effet ce signe, avec l'indication : *Sub ascia*.

Il est apparu à Mr Carcopino que l'ascia avait été utilisé même sur les tombes chrétiennes, à une époque où il n'était peut-être pas pru-



dent de révéler sa foi. L'ascia peut, en effet, rappeler la croix sur laquelle est mort le Christ, cette croix que les chrétiens vénéraient le plus.

Les auditeurs ont été intéressés par les explications diverses qui ont été données, et ils ont pu dès lors regarder avec plus d'intérêt les inscriptions qui se trouvent au Musée Saint-Pierre.

Au fond il ne faut pas se le dissimuler, ces réunions du premier jeudi, de 6 h. 1/4 à 7 h. 1/4 n'apportent aucune révélation sensationnelle. Jamais il n'y a été fait d'études savantes, inédites, sur des sujets controversés. Mais ce sont des causeries viennoises entre Viennois, et l'empressement que montrent les auditeurs révèlent bien l'intérêt qu'ils y trouvent.

Nous n'avons pas la prétention de tout apprendre aux Viennois, mais peut-être de leur ré-apprendre et de leur révéler les motifs qu'ils ont d'être attachés à leur ville. Nous ne prétendons pas que Vienne vaille Florence, Rome, ou Versailles, ou Lyon, ou Grenoble... mais puisque la géographie y a fixé 25.000 habitants, il est bon que ceux-ci sachent ce que la ville peut leur présenter d'agrément intellectuel.

C'est ce qui fait peut-être l'attrait de ces réunions, leur simplicité et la facilité que les auditeurs peuvent y trouver à être renseignés.

Vienne continue à être abondamment servie en conférences ou spectacles. Le *Cercle Littéraire* a un programme très étendu ; deux fois cependant, avec M. le Sous-Préfet, sur la commune d'Heyrieux, et avec Mr le Dr CORCHON, sur les Cultes à mystère, vers la fin de l'occupation romaine, c'est Vienne et sa région qui étaient plus particulièrement intéressées.

Le *Cercle d'études et de conférences* nous convie, lui aussi, à des réunions, fort suivies, où sont traités des sujets divers, qui nous font pénétrer dans les mystères et les incertitudes inquiétantes de l'actualité.

Quand à la *Société Dante Alighieri*, elle nous recouvre de lumière et de couleurs, et nous fait évader avec bonheur vers des pays dont l'attrait ne cesse jamais.



Notre ville a été l'objet de diverses publications ; il ne faut parler que de deux qui émanent du chanoine CAVARD ; l'une sur Michel SERVET, et son procès à Vienne. Ce médecin aragonais d'origine, installé à Vienne, eut des qualités professionnelles et médicales qui ne sont pas contestées. Il eut aussi des qualités de bonté qui font son mérite, mais il eut l'inspiration malencontreuse de vouloir faire de la théologie. C'était à l'époque où les luttes étaient ardentes, brûlantes, et où CALVIN régnait à Genève.

Michel SERVET était en contradiction avec CALVIN ; il y avait du côté de Michel SERVET une sorte d'éloignement du catholicisme, sans qu'il y ait eu un grand rapprochement avec la Réforme.



Tous savent que Michel SERVET ayant eu l'imprudence de se rendre à Genève, et d'assister à un sermon, y fut reconnu, emprisonné, condamné et brûlé. Le Monument de Joseph BERNARD le rappelle au Jardin Public.

L'ouvrage du chanoine CAVARD nous indique ce que Michel SERVET a fait à Vienne. Il faut le lire. Peut-être qu'à un premier jeudi des Amis de Vienne une analyse pourra en être donnée, qui en montrera tout l'attrait.

Le chanoine CAVARD a aussi publié un volume intitulé « VIENNE LA PATRIOTE ». C'est la réunion des événements qui se sont passés à Vienne pendant la Révolution. L'ouvrage est intéressant à bien des points de vue. On y voit notamment comment Paris avait des répercussions à Vienne, et comment les Viennois, ou au moins quelques-uns d'entre eux, désiraient reproduire dans leur ville les événements de la capitale, la guillotine en moins.

Le chanoine CAVARD avait déjà publié, précédemment, un volume intitulé « VIENNE LA SAINTE » dont il a été parlé en son temps.

Notre ville a continué à recevoir de nombreux visiteurs dont il serait oiseux de parler ce soir. C'était le grand désir de notre Société, quand elle fut fondée en 1904, d'amener des visiteurs à Vienne. Et en ce temps là, et dans les années qui ont suivi, il n'y avait guère qu'un groupe de visiteurs par an. C'étaient les étudiants étrangers de Grenoble qui venaient, une fois l'an, sous la conduite de Marcel REYMOND. Un repas réunissait visiteurs et Viennois. Il y avait là des étudiants de toutes nations, depuis la Russie, jusqu'au fond de l'Espagne. On y entendait parler de toutes les langues, mais on y faisait apprécier les mérites de Vienne, et c'était la réalisation du but cherché.

Nous avons eu cette année en Septembre une sortie d'après-midi. Nous sommes allés à Serrières, et nous avons visité le Musée Rhodanien que dirige Mlle MARTHOURET. Ce musée est d'une richesse encombrante. Il y faudrait passer plusieurs jours, et y revenir, pour voir peu à peu tout ce qu'il contient. Nous n'avons rien pu faire de tel, mais guidés par Mlle MARTHOURET, nous avons vu les pièces essentielles et il ne faut pas dissimuler que nos sociétaires y ont eu grand plaisir.

De là nous avons été accueillis à La Chapelle-Villars par le propriétaire de la demeure où le Maréchal a passé ses premiers jours, et peut-être d'autres encore... Né à Moulins, il était venu aussitôt après à La Chapelle.

Nous avons pu retrouver là des souvenirs et goûter des explications, et admirer une fois encore la vue sur le Rhône allongé, « *l'eau longue* », dit F. MISTRAL, les collines toutes proches ; mais les Alpes sont restées masquées.

Condrieu, son église et la maison de la Gabelle nous ont encore réunis ; et c'est au château d'Ampuis que nos dernières heures se sont passées. Le château lui-même a un bel aspect. L'intérieur a des pièces qui ont été magnifiques ; aujourd'hui le corps seul subsiste,



## Année 1957

*Allocution prononcée par M. Maurice FAURE, président,  
à l'assemblée générale du jeudi 20 Mars 1958*

La Société au cours de 1957 a continué ses efforts, et il faut le dire ses réussites. C'est surtout par ses premiers jeudis de chaque mois qu'elle a marqué son existence. Il y a eu à cette occasion des communications dont l'intérêt a été très divers, mais qui ont certainement marqué dans l'esprit des auditeurs.

Car, il y a un grand nombre de fidèles, non seulement des Viennois, mais Roussillon lui-même nous envoie chaque fois des auditeurs qui viennent y chercher avec intérêt ce que nous pouvons leur apprendre.

La Société a eu sa sortie d'automne, et ceux d'entre vous qui sont venus se souviennent de l'après-midi fort heureuse qu'ils ont pu passer près de l'aqueduc romain, qui amenait les eaux du Pilat jusqu'à Lyon, et se souvenir surtout de ces arches solitaires et dissimulées, auprès desquelles ils ont pu venir dans la prairie. Le spectacle était romantique ; ces arches revêtues de lierre, c'était comme une lithographie du temps de Victor Hugo.

Là encore les explications de Mlle Andrée Jacquet nous ont été très favorables.

Ce ne sont pas seulement les aqueducs romains qui ont été visités par nous, mais toute une série de châteaux ou d'églises que Mlle Andrée Jacquet avait soigneusement étudiés.

\*  
\*\*

Il est d'usage à ces assemblées générales de parler de ceux dont la fidélité nous a quittés au cours de l'année. Le bulletin les rappellera, mais peut-être faut-il ici, ce soir, parler de Mr Abel BONNIER que nous avons vu disparaître avec cette promptitude qu'il mettait dans toutes ses décisions.

L'Académie Delpinale dont il faisait partie depuis 1936 lui a rendu un hommage auquel nous ne pouvons ce soir que souscrire.

Il nous semble que ses yeux sont encore dans l'assistance et que dans un instant, heureux et admiratif, il viendra nous dire ses remerciements.

Le Bulletin de l'Académie delphinale a écrit :

« Notre confrère Abel BONNIER, membre associé depuis le 19 Décembre 1936, est décédé à 76 ans, le 20 août 1957, après quelques heures de maladie. Une haute personnalité viennoise disparaît avec lui.



« Croix de guerre 1914-18, pendant longtemps il avait été fabricant de drap, comme son père, Francisque BONNIER. Lorsqu'il eut le regret de ne plus pouvoir être industriel, il se fit agriculteur. C'est à ce dernier titre, et aussi comme administrateur très actif des Hôpitaux et de la Caisse d'Epargne de Vienne, qu'il fut fait, en novembre 1954, chevalier de la Légion d'Honneur.

« Il avait tenu à étudier les problèmes et les techniques de l'industrie drapière en Allemagne et en Autriche. Devenu agriculteur, ses recherches se portèrent sur l'Amérique et la Russie, et il rapporta, de la république soviétique, des vues clairvoyantes. Il fit son dernier voyage pour prendre part — auditeur enthousiaste — à la Semaine Sociale de Bordeaux, et partit de là pour le Portugal. La mort, sans le surprendre, l'attendait au retour.

« Belle intelligence et grand cœur, il voulut toujours faire aimer tout ce qu'il aimait. animateur de la Ligue dauphinoise d'Action catholique, de 1926 à 1939, confrère de Saint-Vincent-de-Paul, les échecs ne le décourageaient pas plus, dans le rayonnement constant de sa foi, de sa pensée, de sa bonté, que les succès ne le grisaient. Ame loyale autant que charitable, il a, tout le long de ses jours, semé — et recueilli — la reconnaissance, l'amitié, la fidélité.

« Ses funérailles, à Seyssuel, ont été célébrées le 26 Août. Son parent, Mgr GALLAND, curé de la Primatiale Saint-Jean de Lyon, officia, devant une assistance respectueuse, nombreuse et toute affligée. »



C'est certainement une fortune pour les Amis de Vienne que d'avoir parmi eux, ce soir, Mr Gilbert TOURNIER. Et, il faut remonter aussitôt à ceux à qui nous devons cette si belle aventure ; à Mr THALLER, qui avait connu les Amis de Vienne, il y a quelques années, et nous avait déjà parlé du Rhône, et des forces hydrauliques qui nous apportent l'électricité.

Mais nous ne pouvons oublier que si Mr THALLER a pu agir, c'est à notre administrateur, Mr Paul MICHALON que nous le devons. L'amitié de l'un et de l'autre s'est unie, et c'est ainsi que Mr TOURNIER est au milieu de nous.

Son volume, « RHÔNE DIEU CONQUIS », a été mis en vente en 1952. Le dixième mille est de 1957. Pour un volume de 365 pages, où le sérieux et la profondeur ne sont jamais oubliés, c'est certainement un gros succès ; il était d'ailleurs mérité.

Ce qui donne à ce livre toute son âme, c'est le souffle que l'on y sent partout. La précision des indications, la vérité des descriptions et la poésie qui s'y montrent lui donnent un intérêt qui retient sans cesse l'attention. Une poésie qui n'est pas une vision romancée des choses, mais une vision aimante et exacte.

Il y a bien aussi quelque mélancolie, Mr TOURNIER parle « des hommes transitoires devant le Rhône durable ». Un Rhône qui a eu pendant des millénaires des formes diverses, et qui est dans son état actuel, depuis bien peu de temps au regard de la géologie.



Ce Rhône durable, en face des hommes transitoires, et les techniques mêmes qui lui sont appliquées, seront un jour surpassés. Entre hier et aujourd'hui, et demain, surtout entre aujourd'hui et demain, que de chemins seront parcourus ! Mr TOURNIER a pensé au pont du Gard, « cette œuvre divine que Rome nous a laissée », selon l'expression d'Espérandieu, cette œuvre, quasi surhumaine, est aujourd'hui l'ornement fastueux et inutile d'un petit vallon.

Mr TOURNIER voit-il un jour le barrage de Donzère-Mondragon être à sec, sans utilité, comme un monument ancien ?

Peut-être donc que vers l'an 3.000, ce qui n'est jamais que dans moins de 1.050 ans d'ici, le barrage de Donzère sera aux mains des Monuments Historiques qui veilleront à ce qu'il ne se dégrade pas davantage, pour qu'il reste le témoin de ce que les hommes ont pu faire au milieu du vingtième siècle.

Mais, cette mélancolie une fois abandonnée, les Amis de Vienne ne peuvent que se réjouir devant ce livre. Leur ville y est quinze fois citée, et dès le début il est rappelé le rôle que César a joué dans la naissance de Vienne, et dans sa grandeur : « La splendeur de la Vienne impériale ne démentit point le choix de César » :

Colonia Julia Vienna Allobrogum.

Mais, c'est à la page 40 du volume qu'il faut trouver sur Vienne les passages les plus émouvants.

*Vienne avait depuis longtemps donné des preuves de loyalisme, en élevant le temple d'Auguste et de Livie, en dédiant des statues à Germanicus et à Drusus. En 40, Caligula lui avait rendu le rang de colonie romaine et son successeur Claude, dans son fameux discours, prononcé « des confins extrêmes de la Narbonnaise », l'avait évoquée comme un exemple : « Ornatissima ecce colonia valentissimaque Viennensium... » Très brillante et très vigoureuse, Vienne, ville authentiquement romaine, ne pouvait admettre l'ascension fulgurante de Lyon, cosmopolite et marchande. Elle avait su faire valoir, auprès de ces Romains, las des guerres, assoiffés de plaisir capiteux, les richesses de son terroir.*

*Les coteaux qui l'environnaient, sur les deux rives du Rhône, se couvraient de vignes. Un plant dalmate, importé par les soldats de Rome, donnait ce vin de Condrieu, que nous pouvons goûter encore, le plus exquis de la vallée ! Au 1<sup>er</sup> siècle de l'Empire, Vienna vitifera fut célèbre dans le monde entier.*

*Galba vainqueur, la faveur impériale se détourna de Lyon pour se porter sur Vienne. Vitellius y fit un séjour assez long. Les mœurs y étaient fort libres, le luxe sans frein. A ce vaniteux de Martial, on avait raconté que, là, ses petits livres faisaient les délices de tous... Pulchra Vienna, disait-il, flatté. Mais c'était vrai. Vienne fut certainement une des plus belles villes de l'Empire romain.*

*La Pyramide qui ornait la spina de son cirque est restée sur place. Le Moyen-Age voulut voir dans cette pyramide un de ses nombreux*



*Tombeaux de Pilate et elle est aujourd'hui l'enseigne du « meilleur restaurant de France », survivance, sans doute fortuite, de la ville voluptueuse.*

*Son théâtre, d'où l'on a, sur le Rhône, la plus superbe vue qui soit, était aussi le plus grand de la Gaule. De prodigieux escaliers, inspirés de l'architecture égyptienne, une porte triomphale, d'admirables statues et des mosaïques éclatantes ; de tout cela, Vienne la belle nous a légué, par-delà les sièges et les déchéances, de très précieux vestiges... une poussière, hélas ! après tant de richesses inouïes !*

*C'est du Rhône qu'on a retiré le plus rare de ces trésors, ce marbre où l'onde semble avoir pénétré pour mieux éterniser la chair, cette Vénus accroupie, si réelle à la fois et si parfaite, corps qu'une main humaine pour toujours anima, mais que le dieu du fleuve mystérieusement caressa de ses flots, avant de nous le révéler...*

\*  
\*\*

Quant à l'épopée de 177 dont un des premiers jeudis de Vienne vous a entretenus, elle est aussi une date dans l'histoire de notre ville, et Mr TOURNIER rappelle que les eaux du Rhône ont été « ensemencées » par les cendres des martyrs lyonnais et viennois. C'est ce que nous avons dit, et à quoi nous vous avons invités en circulant sur les bords du Rhône ; il faut songer que les cendres de Sanctus et des autres sont arrivées jusqu'ici, et peut-être dans quelque recoin d'une rive se sont-elles déposées et se maintiennent encore sans aller jusqu'à la mer...

Vienne devait connaître une primauté chrétienne. Il y a eu là l'évêque MAMERT, dont le rôle a été important dans la ville, quand il créa ce que Mr TOURNIER appelle « la procession suppliante » qui devait détourner de notre ville les maux qui l'assaillaient.

Cette procession fut admise par l'Eglise d'Arles, puis par celle de Rome, et aujourd'hui sur toute l'étendue de la vaste terre, dans les trois jours qui précèdent l'Ascension, des processions se font qui le sont à l'imitation de celles de Vienne.

Quant à l'évêque AVIT, qui devait vivre au temps où Clovis et ses Francs continuaient à s'installer, son rôle a été plus important encore, et la paix de la France s'en est ressentie. Il fallait prendre parti entre ceux qui étaient du pays, les Gaulois, et ceux qui venaient de s'y installer, les Francs. AVIT pensa que le mariage de Clotilde avec Clovis pourrait amener la réconciliation. C'était peu de chose que ce mariage, ce fut cependant la Paix qui s'installa.

Vienne a encore connu des dates qui font époque dans le monde chrétien tout entier. En 1311-1312 il se tint ici un concile, dont il est dit qu'il était œcuménique, et dans l'énumération de ces conciles que Rome vénère toujours, le nom de Vienne est parmi ceux qui sont cités.

1562, est une date que retient Mr TOURNIER avec quelque tristesse. C'est en cette année là, en une nuit de Mai, que l'église Saint-Maurice reçut les blessures « dans son calcaire tendre » qui sont toujours visibles. Les statues s'écroulèrent alors.



Il faut passer près de trois siècles pour retrouver sur le Rhône ce que nous appelons aujourd'hui « la passerelle ». C'est une parente pauvre ; elle est aujourd'hui déchuë ; le pont de pierre solennel et solide la fait presque oublier. Mais elle a été depuis 1829 jusqu'en 1948 la possibilité d'un passage commode entre les deux rives.

Ce fut un grand succès ; cette passerelle n'a pas l'avantage d'être un monument historique comme celle de Tournon, mais elle est de la même époque.

Voilà tout ce que Vienne peut retrouver dans l'ouvrage de Mr TOURNIER, mais il faut aussi reprendre et y lire ce qu'il dit de la descente du Rhône. Deux fois de suite déjà les Amis de Vienne ont pu y conduire leurs sociétaires. Une fois jusqu'à Valence, et l'autre jusqu'à Avignon. L'émerveillement de cette descente n'est pas près d'être oublié, et si ceux qui peuvent en profiter sont rares, il faut non seulement les envier, mais tâcher de les imiter.

#### Ecoutez Mr TOURNIER :

Il y a soixante ans déjà, Lenthéric recommandait ce véritable voyage à ceux que ne contente pas « la circulation à grande vitesse sur la surface du globe, simple action mécanique à laquelle l'élément intellectuel fait très souvent défaut ? ». Que dirait-il aujourd'hui ? Son jugement sévère est plus vrai que jamais : « Ils ne voyagent pas, on les transporte ». Mais sur le Rhône et avec lui : « ... On quitte le cirque si beau des collines qui bordent la Saône et l'on s'enfonce dans une plaine transie et désolante, où montent d'âcres fumées rousses, où brillent bêtement, de leur éclat aluminique, les réservoirs du port Edouard-Herriot. Mais ce cauchemar s'estompe assez vite. A Vernaison, les collines sont retrouvées, la métallurgie de Givors est avalée dans une voulte, quand tout d'un coup, magnifique, au détour, apparaît dans son plein l'antique Vienne, assise en autel sur les contreforts du noble Dauphiné. (Fréd. Mistral).

« De la basilique Saint-Maurice, le mistral aux lentes morsures a fait, plus sûrement que la rage des hommes, cette ruine grenue et dorée qui émouvait Anatole France ».

C'est, sur ces pages qu'il faut nous arrêter ce soir, et qu'il faut, silencieux, admirer. L'ouvrage n'est pas un jeu de rhéteur, ou encore l'œuvre d'un utilisateur, plus ou moins lettré ! Elle est d'un homme que le Rhône a inspiré, que le Rhône a enchanté, puisque, païen pour un moment, il l'appelle encore son « dieu ».

Il nous faut nous souvenir, conserver en notre esprit, amplifier tout ce que peut nous donner cet ouvrage, et remercier.

Pour notre Société qui est maintenant plus que cinquantenaine, c'est l'occasion de maintenir le souffle qui, en 1904, lui a donné la vie.

Avec Mr TOURNIER nous allons donc refaire un beau voyage. Il l'est en lui même, et il sera accru par l'écrivain, l'ingénieur, et le poète.



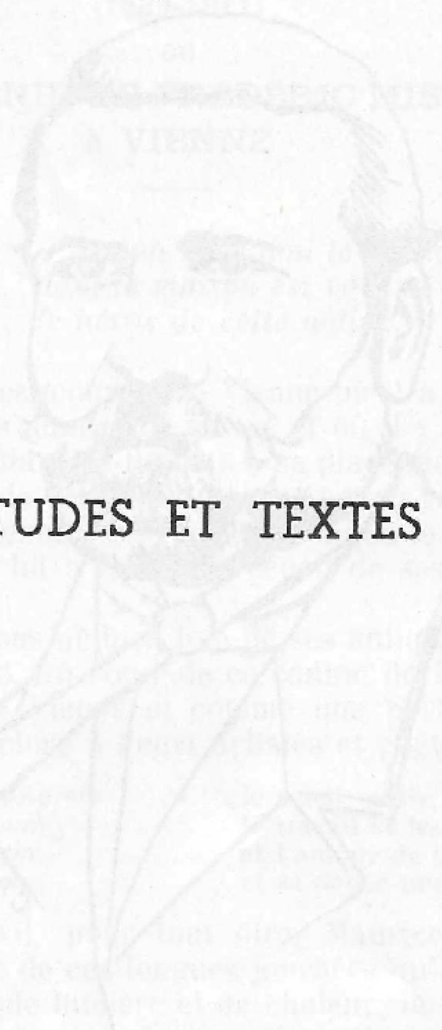
# MAURICE RIVIERE

ÉLÈVE DU PASTORAL

(1871-1911)

## LE SOUVENIR DE PROSPER MISTRAL

A VIENNE



### ETUDES ET TEXTES

P

D'ailleurs il n'est pas de...

L'...

...

...

...



**Maurice RIVIERE**

Dessin de CAM.



# MAURICE RIVIÈRE

FÉLIBRE DAUPHINOIS

(1829-1911)

ou

## LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC MISTRAL à VIENNE

*A mon cher ami le D<sup>r</sup> Henry CHAUMARTIN,  
dont la maison est voisine de celle qu'habita  
le héros de cette notice.*

**P**ARCE qu'il a beaucoup aimé Vienne où il a vécu les quelque trente dernières années de sa vie et où il y a fermé les yeux pour toujours, Maurice RIVIÈRE a sa place marquée dans l'histoire littéraire de cette ville : « *ma bouna vuella de Viénna* » (« ma bonne ville de Vienne ») —, c'est ainsi que le poète l'a appelée dans la dédicace qu'il lui a faite du recueil de ses principales œuvres.

D'ailleurs, il n'était pas né bien loin de ses antiques murs : à quelques lieues plus au sud, au cœur de ce canton de Roussillon qui est de l'arrondissement de Vienne et comme une porte ouverte sur le pays où le soleil fait éclore à l'envi artistes et poètes, où

*Lou soulèu, ami, coungreio  
Lou travail e li cansoun,  
E l'amour de la patrio,  
E sa douço languisoun,*

le soleil, amis, procrée  
le travail et les chansons,  
et l'amour de la patrie  
et sa douce nostalgie (1),

à Saint-Maurice-de-l'Exil, pour tout dire, Maurice Rivière vint au monde à l'aurore d'une de ces longues journées qu'offre l'été à peine commençant, inondées de lumière et de chaleur, le 19 juin 1829. Cet après-midi là, sans doute, les cigales crissèrent leur chant nouveau avec une allégresse accrue, dans les platanes du village : un futur poète venait de voir le jour.

Un petit village, ce Saint-Maurice-de-l'Exil. Un vieux village aussi : il existait déjà quand Carloman et les autres princes carolingiens combattaient le roi Boson, lors du fameux et cruel siège de Vienne, en 881-882, et il s'appelait *Lipsiacus*. « L'Exil » vient de la corruption de ce nom (2).

(1) Frédéric Mistral. *Lis Isolo d'or* (Les Iles d'or) : *lou Cant don Soulèu* (l'hymne au soleil).

(2) Voir *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 27 et 28, années 1931 et 1932, p. 165.

Les textes de langue vulgaire de la fin du moyen-âge donnent la forme suivante : *Lissieu*.

L'église dédiée à St Maurice, élevée en ce lieu, donna son nom à la paroisse, puis à la commune : *Saint-Maurice-de-l'Exil*. Il n'y a que quelques dizaines d'années que, par contraction en oubli de l'origine du nom, on écrit : *Saint-Maurice-l'Exil*, comme si on se mettait à écrire, par exemple, Saint-Jean-Bournay, ce qui, évidemment, serait fort fâcheux.



Serré autour de son église dont le clocher carré, trapu et gris (qui pourrait bien être du XII<sup>e</sup> siècle et contemporain de saint Pierre de Tarentaise, le plus illustre des enfants du pays) pousse la modestie jusqu'à élever son faite un rien seulement au-dessus du toit des maisons d'alentour, Saint-Maurice étend ses champs et ses vergers jusqu'au Rhône et les îles où les peupliers sont légion. Comme toile de fond à ce panorama, le Mont Pilat aligne ses « crêts » et ses « dents », au pied desquels le grand fleuve roule ses eaux abondantes. Vers le levant, une longue terrasse naturelle porte de vieux châteaux entourés de bosquets. La commune est composée de trois ou quatre hameaux. L'un d'eux s'appelle Port-vieux, assez éloigné du Rhône actuellement, mais ce nom prouve qu'il en fut tout autrement, au temps jadis.

Dans la vieille église, le nouveau-né fut baptisé et reçut le nom du patron de la paroisse que portait déjà l'auteur de ses jours. Maurice Rivière père était instituteur de la commune, « chef des marguilliers de la paroisse, fidèle au lutrin jusqu'à sa mort », indique l'historien de Saint-Maurice-de-l'Exil, Louis Dugas, qui ajoute : « Il était d'une vieille famille locale qui avait su garder les principes avec les traditions d'autrefois ». La mère, Marguerite Givors, avait un patronyme rhodanien et prédestiné (3). Saint-Maurice, Givors : en deux vers voisins du *Poème du Rhône*, au premier chant, ces deux noms sont réunis :

... li cadelas de Sant-Maurise  
Emé li Givoursin s'apountelavon...

... les jeunes mâlins de Saint-Maurice  
s'accotaient, s'acheurtaient avec ceux de  
Givors...

Il s'agit du passage où Frédéric Mistral évoque « *la noblo joute sus lou Rose* » (« la noble joute sur le Rhône »), à laquelle excellaient « *li Coundriéulen* » (les Condriillots), et qu'a, naguère, si bien narrée Mme Marcelle Magdinier, dans son beau roman *Cantedor*.

Maurice Rivière fils eut toujours un amour très vif pour son village ancestral et natal. Il n'en est pour preuve que le nom qu'il se donna en littérature : *Méri d'Exilac* et la volonté qu'il manifesta de dormir-là son dernier sommeil.

Il a lui-même conté, à la préface du recueil de ses œuvres, ses débuts dans la vie. Le citer sera donner, sans tarder, une idée exac-

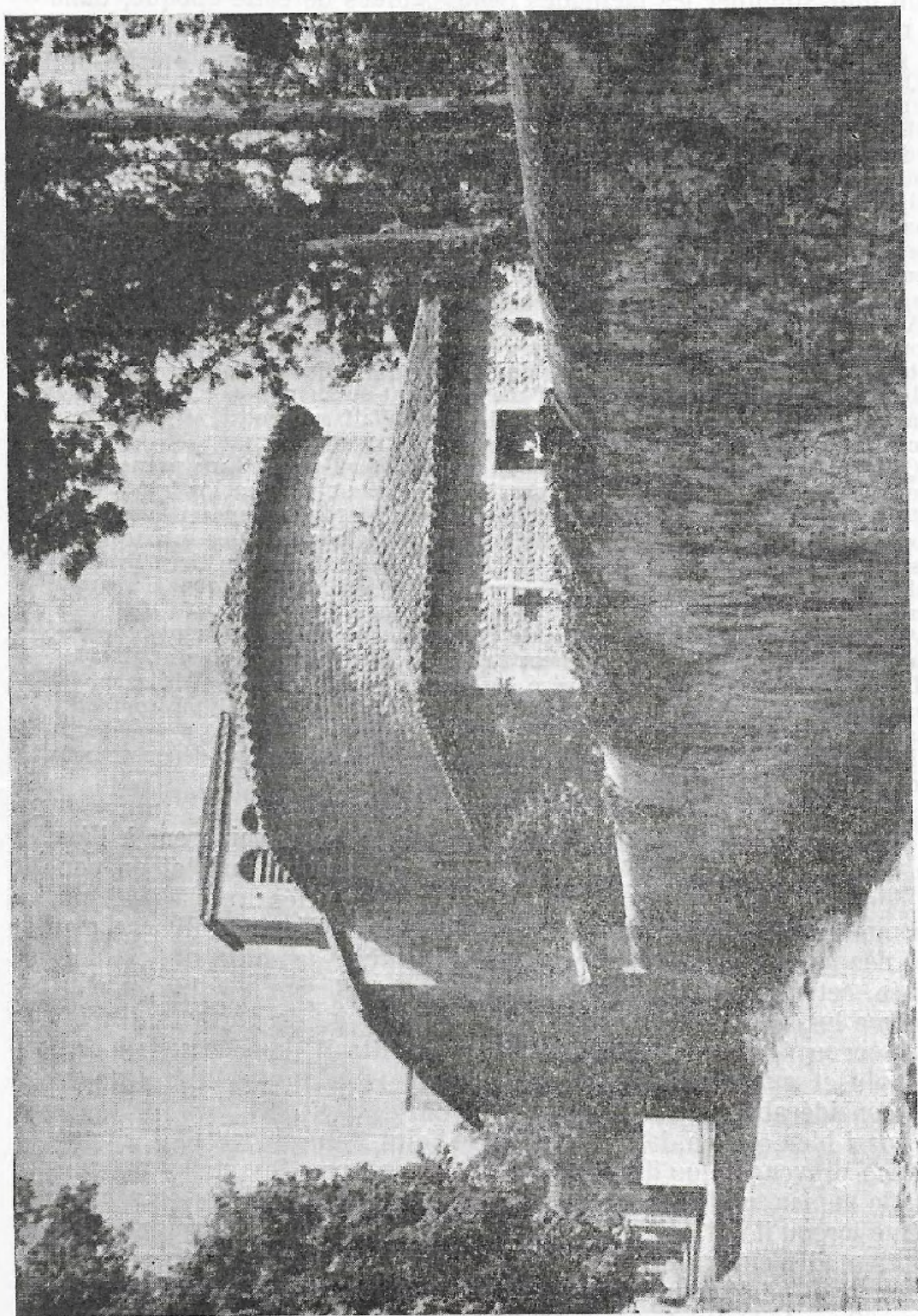
(3) Voici la copie de l'acte de naissance extrait des registres de l'Etat-Civil de la Commune de Saint-Maurice-de-l'Exil :

« Année 1829, n° 13, Rivière Maurice Laurent — L'an mil huit cent vingt-neuf et le dix-neuf juin, par devant nous Nicolas Grenouiller, Maire de la commune de Saint-Maurice, canton de Roussillon, arrondissement de Vienne, département de l'Isère, officier public de l'état civil de la dite commune, a comparu Maurice Rivière, instituteur audit lieu, lequel nous a dit que ce jour'hui, à cinq heures du matin, il lui est né un enfant du sexe masculin de lui déclarant et de Marguerite Givord, son épouse en légitime mariage et auquel il a donné les prénoms de Maurice Laurent. D'après cette déclaration et la présentation qui ont été faites de l'enfant ci-dessus dénommé, j'ai rédigé le présent acte, en présence de Jean Delègue et François Rivière, tous deux cultivateurs, résidant audit lieu et majeurs. Le père a signé avec nous non les témoins pour ne savoir ainsi qu'ils l'ont déclaré après que lecture a été faite. » Suivent les signatures.

Des deux prénoms de Maurice et Laurent, seul le premier devint usuel.

L'acte de baptême a disparu avec le registre paroissial qui le contenait. Toutefois, dans une table comprenant de nombreuses années et conservée au presbytère, le nom de Maurice Rivière est indiqué avec la date : 19 Juin 1829. Louis Dugas eut donc raison qui disait que la famille Rivière gardait les principes et les traditions d'autrefois, attendu que ces principes et ces traditions voulaient qu'un enfant fût baptisé le jour-même de sa naissance ou le lendemain. Cela dépendait de l'heure de l'arrivée au monde.





L'église de Saint-Maurice-de-l'Exil et le cimetière voisin.



te de son style, de sa tournure d'esprit, et, d'autre part, éclairera d'un jour singulier les méthodes pédagogiques de cette époque, dans le monde rural.

Quand j'étais tout enfant, j'avais, grâce à mon père qui était instituteur à Saint-Maurice, pris le goût du savoir. A peine savais-je parler que j'apprenais à lire et à cinq ans je commençais à écrire. Ma première maîtresse d'école, la sœur Julie (on lui disait : Tan li) était une brave vieille bigotte qui savait juste parler un français impossible, à briser le tympan d'un Académicien, et qui avait une orthographe à faire sauter en l'air les Lhomond et les Noël et Chapsal ; avec cela dévouée de toute son âme pour apprendre aux enfants à lire et à écrire. Mon père était chargé de faire lire les papiers (c'étaient de vieux parchemins jaunis par le temps, d'anciens actes de notaire, où le diable n'y comprenait goutte, mais que mon père déchiffrait très bien).

A six ans, en 1835, je fus mis en pension aux Roches-de-Condrieu, chez Monsieur Rivoire, le meilleur homme du monde et très honnête, mais qui a fait plus d'enfants à sa femme que de bacheliers à la faculté.

Je faisais la classe aux *grands* qui me passaient sur leur bras à tour de rôle, afin que je leur montre les leçons qu'il leur fallait apprendre, et en récompense ils m'embrassaient.

Quand l'Inspecteur de Vienne arrivait pour visiter l'école, il me prenait également dans ses bras et il m'interrogeait de la même façon qu'on le fait à un enfant qui ne tette plus depuis quelques années, et j'avais une si bonne mémoire que je répondais à toutes ses demandes, drôlement parfois, mais souvent juste ; aussi il était si gentil pour moi qu'il m'avait donné un beau livre des Fables de Lafontaine, bien illustré, qui s'est perdu après et que je regrette toujours.

A huit ans, mon père me retira de pension et mes classes furent achevées, sauf quelques mois de temps en temps chez les Instituteurs de Saint-Maurice.

Depuis, j'ai bien lu, bien voyagé et bien observé. Je suis allé également très longtemps à l'école de l'adversité : j'y suis encore et j'ai pu apprendre quelque chose que je vais dire dans ce livre. Ceux qui n'en seront pas contents, je leur rappellerai que mes parents, *bonnes gens*, n'ont rien pu dépenser pour mon instruction et ils me donneront l'absolution...

Vraiment, pour un homme dont les études se terminèrent à l'âge de huit ans, la page qu'on vient de lire n'est point mal, et on peut se demander ce qu'il fût advenu de sa carrière littéraire s'il avait pu, au moins, les doubler. A quoi bon, du reste ? Maurice Rivière n'en eût pas gardé, sans doute, sa fraîcheur native, sa simplicité si spontanée, cette naïveté qu'on découvre chez lui et chez d'autres poètes, comme lui, peintres de la nature et des mœurs. En tout cas, il n'eût pas éprouvé, pour le dialecte local, cet attrait dans lequel il s'est complu et qui a donné naissance à toute son œuvre littéraire, qui est considérable.

Aussi bien, est-ce dans le patois de Saint-Maurice-de-l'Exil, idiome franco-provençal, qu'il a traduit toutes ses pensées et les a fixées sur le papier, quitte à en donner la signification française en regard. Même lorsqu'il eût quitté le Dauphiné et fût devenu Bourguignon d'adoption, il n'eût garde d'oublier le dialecte qu'il avait, dès ses premiers ans, parlé avec ses père et mère et les bons villageois d'alentour. Quand il revint en sa province natale et se fût fixé à Vienne, au bord même du Rhône, vers 1879, ce fut, nouvel Antée, pour y trouver un enthousiasme renouvelé envers ce patois qui, plus encore que le français, était sa langue maternelle.



Rivière fut un félibre : c'est tout dire. Nul n'ignore le Félibrige et ne saurait en minimiser l'importance.

Pour connaître l'ampleur de l'œuvre de celui qui signait *Méri d'Exilac* ou encore *Mourice Revâre*, il n'est que de parcourir le précieux recueil qu'en mourant, l'auteur a légué à la ville de Vienne, avec d'autres manuscrits et quelques plaquettes. Sous une riche reliure de maroquin très ornée, il y a là, calligraphié de la main-même de Rivière, avec des dessins aquarellés de Normand, de « *l'Illustration* », un gros volume dont le titre est ainsi libellé : « *Œuvres dauphinoises. Manuscrit dédié à la Ville de Vienne (Isère)* ». Il est conservé à la Bibliothèque municipale. On sent que l'auteur l'a écrit avec amour et l'a entouré des soins les plus attentifs ; et on trouve cela touchant.

Aux pages liminaires, ces quelques vers paloï, avec la traduction française :

*Pisque lou bon Dsé m'a fait chadri : je chântou...*

*A ma bouna vuella de Viénna.*

*Si toù vié z'abuelan revegnian si la târra*

*I parlarian betoù cueme muet d'oujournâ ;*

*Mai z'à netron parlo Gregoire a fa la gârra,*

*Et s'ou vivié incor serin all'aruedâ !*

*Lou brovou pâisan a rejeto la bloda :*

*Où porte la lévite, où ja fi doù patois,*

*Et la fenna à son tour é devegnia faroda :*

*Toù doù parlan francèl se creyon pli matois.*

*Meri d'Exilac.*

Puisque le bon Dieu m'a fait chardonneret, je chante...

A ma bonne ville de Vienne.

Si tes vieux habitants revenaient sur la terre

Ils parleraient peut-être aujourd'hui comme moi,

Mais (l'abbé) Grégoire a fait la guerre à notre langage,

Et s'il vivait encore, (je) serais à l'index !

Le brave paysan a rejeté la blouse :

Il porte la redingote. Il fait fi du patois,

Et la femme à son tour est devenue faroude :

Tous (les) deux se croient plus matois (en) parlant le français.

Rivière a, maintes fois, assimilé sa personne à cette gentille petite créature du bon Dieu qu'est le chardonneret, passereau familier, charmant dans son ramage comme dans son plumage riche, et varié en couleur.

Il a, un jour — ce fut le 29 juillet 1881 — joué avec son nom patronymique, dans le quatrain suivant :

*Où bo de mon pourtruel envouyâ à M. R.-F.*

*Sé-je riou, biola où bié, ou ban flâvou, revâre,*

*Mar proufonda où gougliâ, étang, où gourg, où lac ;*

*Pliton d'éga in fueluet, qu'a pena pou se vâre,*

*Car je ne sé pli muet, mais Meri d'Exilac.*

O Monsiè d'aigné consacton qui pouémou  
di lou vnefou dési;  
Et, di lou parcouran, où pou z'i trouvo d'émou:  
I me fara plési !

Mari D'Exilac

Bry-sur-Marne (Seine) le 21 Mars 1880.

L'auteur est:  
Maurice Rivière  
D. P. Maurice D. Exilac (sine)

**Dédicace autographe de « La fête delloù pompié »  
à Ennemond-Joseph Savigné, imprimeur viennois.**

L'écriture est particulièrement soignée.  
La note écrite sous la dédicace est de la main de Savigné.



*Sou Doucton de Plétoncourt*

---

*Fête Comtoise et roque Dauphinoise assimilées*

---

*Étude de mœurs prise sur le vif.*

---

*La fête delloù pompié*

V

*Chantou delloù pompié la fête,,  
Qu'ayan dsuena oie tsiria la teta,  
Suivan l'usajou antioiou à chivo galoupan. (1)  
O ma brova féé Megliuesuena!  
Quietta bian vitou ta cougliuena,  
Dessi in raïion della gliuena  
Vian m'inspuero !... — Éran, toù lòu pompié pompan*

Première page du manuscrit autographe de  
« La fête delloù pompié ».

Collection de l'auteur.

Au bas de mon portrait envoyé à M. R.-F. (4).

Suis-je ruisseau, rigole ou fossé, ou bien fleuve, rivière,  
Mer profonde, ou flaque d'eau, étang ou lône (du Rhône) ou lac ;  
(Je suis) plutôt un filet d'eau, à peine imperceptible ;  
Car je ne suis plus moi, mais Meri d'Exilac.

Le volume a 664 pages, toutes encadrées par un rinceau, dessiné et aquarellé, celles de gauche avec le texte patois, celles de droite avec le texte français. Après l'avertissement, la dédicace, la préface, des notes sur le langage de Saint-Maurice, il comprend sept livres, dont voici le sommaire : le livre premier renferme les sonnets, dont un respectivement à Théodore Aubanel, à Frédéric Mistral, à la Société des Langues romanes, aux fondateurs de l'Ecole delphinale du Félibrige ; le livre second, les chansons, rengaines, rondes, valses, danses à deux, farandoles ; le livre troisième, les contes et légendes ; le livre quatrième, les poésies, dont une dédiée à Joseph Roumanille ; le livre cinquième, les dictons et proverbes de Saint-Maurice ; le livre sixième, les dictons de Plitoncourt, longue pièce de vers satyriques ; et le livre septième, une comédie bouffe en un acte, du genre dans lequel Courteline devait passer maître : *Ina séance de pougliuèce courrecciounella* (Une séance de police correctionnelle), datée du 3 août 1879. Enfin, le livre se termine par la copie, à l'encre rouge, d'extraits de dix-neuf lettres adressées à l'auteur par des personnalités du monde littéraire — félibréen, surtout — à propos de l'envoi ou de la publication de ses œuvres.

Beaucoup de celles-ci n'eussent jamais été écrites, sans l'événement considérable qui marque fortement la vie du félibre dauphinois : en 1876, il était devenu le beau-père de Frédéric Mistral.

De par son mariage avec Mlle Joséphine Bertrand, fille d'un riche fabricant de moutarde de Dijon, Maurice Rivière était allé fonder un foyer dans cette ville. L'acte de mariage, en date du 31 mars 1856, précise que l'époux, âgé de vingt-six ans, était négociant, demeurant à Oyonnax (Ain) et que l'épouse, « demoiselle Joséphine-Albertine Bertrand », âgée de dix-neuf ans, était « native de Grès », ce qui doit signifier Gray, dans la Haute-Saône, et fille de Pierre-Auguste Bertrand et de Christine Regnier.

Tout en étant employé dans la maison de son beau-père Pierre-Auguste Bertrand, Maurice Rivière n'avait garde d'oublier le pays natal. En ses instants de loisir, sa pensée volait jusqu'à son cher village, son Rhône aimé. Guidé par une véritable vocation, il approfondissait ses connaissances de la grammaire et de la syntaxe du patois qu'il avait tant entendu parler autour de lui et qu'il parlait lui-même.

Les Bertrand étaient une de ces familles de l'industrie et du commerce qui estiment que le seul but de la vie n'est pas de gagner de l'argent et que, comme dit l'Evangile, « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Les lettres y étaient en honneur. Une grande admiration était professée pour Alphonse de Lamartine qui n'avait pas

---

(4) Alphonse Roque-Ferrier, secrétaire de la Société des Langues romanes, à Montpellier.



fini d'enrichir de ses œuvres le monde de l'esprit. La qualité de Bourguignon de l'illustre écrivain n'était pas étrangère à la profondeur de ces sentiments. Un membre de la famille était particulièrement enthousiaste : Mlle Marie-Louise Bertrand, sœur de Mme Rivière.

Au moment de la fondation du foyer des Rivière-Bertrand, voici que l'aurore d'un grand astre paraissait à l'horizon. Moins de deux mois plus tôt, le 5 février 1856, jour de la Ste Agathe, fête votive de Maillane, le poète parisien Adolphe Dumas découvrait, dans ce village, un jeune félibre et sa *Mirèio*, encore dans les langes. Sept mois après, à la fin d'août, c'était le voyage de Frédéric Mistral à Paris, sa lecture de *Mireille* achevée à Adolphe Dumas, et, par ce dernier, la présentation du félibre à Lamartine, en sa maison de la rue de la Ville-l'Evêque. Mistral lut *Mirèio* à l'illustre poète pour la première fois, et s'en retourna en sa Provence, le cœur gonflé d'un immense espoir : il pouvait faire imprimer son poème ; le succès en était assuré ! (5).

Il semble que, dans la famille Bertrand-Rivière, on ait bien vite connu l'œuvre éblouissante de Frédéric Mistral.

Vers cette même époque, un bébé était venu égayer le jeune ménage, qui habitait Cours du Parc. Marie-Louise-Aimée Rivière — à qui le seul doux nom de Marie devait demeurer usuel — naquit le 17 février 1857 et fut baptisée le 28 du même mois, en l'église Saint-Michel de Dijon, sa marraine étant sa tante maternelle, Marie-Louise Bertrand, et son parrain, son oncle maternel, Aimé Regnier, représenté par Pierre-Auguste Bertrand, aïeul maternel.

Des mois passèrent : l'enfant grandissait, comme grandissait *Mireille*, causant, chacune, à l'auteur de ses jours, espérance et joie. Le poème avait été imprimé, en Avignon, par François Seguin (A), et le premier exemplaire adressé par l'auteur à Lamartine. Le grand homme le lut, le relut, et se chargea de le faire connaître à la France et au monde.

Le début de l'article est resté fameux : « Je vais vous raconter, aujourd'hui, une bonne nouvelle : un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil ». Ce fut le grand événement littéraire de l'année 1859. Guidé à nouveau par Adolphe Dumas, Frédéric Mistral refit, à la fin d'avril, le voyage de Paris pour revoir Lamartine. La lettre que le jeune félibre écrivit au vieux poète, le 1<sup>er</sup> mai, avant de quitter la capitale, nous a été conservée en fac-similé par J. Charles-Roux dans son précieux ouvrage intitulé *Des Trouba-*

(5) Cf. Frédéric Mistral. *Mémoires et récits*, chapitre XVI : *Mireille*.

(A) P. S. — Le « bon à tirer » fut donné « à Mariano (Bouco dou Rose), lou bèu jour de la Candelouso de l'an 1859 » (à Maillane (Bouches-du-Rhône) le beau jour de la Chandeleur de l'année 1859). Le centenaire de cet événement a été célébré avec éclat, à Maillane, jour pour jour, le lundi 2 février 1959, « sous la neige », ainsi que l'ont imprimé les journaux du lendemain. Le duc de Lévis-Mirepoix y représentait l'Académie française. Pendant toute cette année 1959, « l'année Mireille », comme on l'appelle déjà, de grandes manifestations vont se dérouler en Provence, en Languedoc, à Paris, ailleurs, sans doute. N'est-il pas providentiel que sans, que la chose ait été calculée par l'auteur, la présente notice, conçue il y a quelque treize années, ait vu le jour en cette « année Mireille » ? (Note écrite le samedi 7 février 1959).



dours à *Mistral*, publié en 1917 (B). Il faut la lire pour connaître ce qu'un cœur ardent, généreux, génial est capable de trouver pour exprimer sa reconnaissance.

Mistral ne regagna pas Maillane tout d'une traite. Il fit étape à Dijon, y ayant été invité, sans doute, par les Bertrand et les Rivière. Comment les relations s'étaient-elles établies ? nous avouons humblement n'en rien savoir. Il nous semble pourtant que l'illustre Lamarline ait joué un rôle dans cette conjoncture. Le début de la lettre que, pour reprendre les termes de Charles-Roux, « rentré à Maillane, écrit notre jeune dieu, le 15 juin 1859, au grand vieillard qui vient de se pencher sur sa gloire » est assez significatif, à cet égard :

Cher et illustre Maître,

J'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice mes plus douces pensées. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies.

Une charmante jeune fille de Dijon doit vous avoir écrit quels délicieux moments nous vous devons, et avec quel amour nous avons tout une journée béni votre grand cœur et chanté votre immortel génie. Elle m'a transmis votre réponse, et pour elle et pour moi je vous en remercie.

Me permettez vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes ? Je parle seulement des gens de mon village. — Ils ont été profondément émus de mon succès... etc.

La « charmante jeune fille de Dijon », c'est, à n'en pas douter, la belle-sœur de Maurice Rivière, Mlle Marie-Louise Bertrand. A cette date, un second enfant était attendu au foyer des Rivière. Il naquit trois mois après, le 25 septembre : Maurice Marie Frédéric, qui ne devait porter, de façon usuelle, que le nom de son parrain Frédéric Mistral. Le baptême eut lieu le 3 octobre, mais le parrain n'y fut pas présent. L'acte précise que, « propriétaire à Maillane (Bouches-du-Rhône), il fut « représenté par M. Pierre Paillet, négociant en vins à Dijon ». Grande déception dans toute la famille, et, particulièrement, dans le cœur de la marraine, Mlle Marie-Louise Bertrand, marraine pour la seconde fois, on devine pourquoi. Un beau rêve de jeune fille s'évaporerait comme léger brouillard sous l'effet des rayons du soleil, encore ardents en cet automne commençant. Le parrain de Frédéric Rivière était tout à sa Mireille, et son Egérie était la Gloire...

Les années passèrent. Maurice Rivière continuait à s'intéresser à la langue de son pays natal. Cette langue, dont il goûtait tant la saveur et le ton chantant, il l'apprend à sa fille, en l'illustrant de récits, de contes et de poésies de sa composition, lui montre comment son étude conduit à une haute spiritualité, à un plus grand attachement

---

(B) Il s'agit d'une « publication hors série » des Mémoires de l'Académie de Vaucluse et d'une « conférence donnée à l'Académie le 7 Décembre 1916 par J. Charles-Roux, membre d'honneur de l'Académie » et imprimée par François Seguin, fils de l'imprimeur de « *Mireille* », sous le titre : *Des troubadours à Mistral (Projet d'iconographie provençale)*. L'exemplaire que possède l'auteur lui a été donné muni de l'envoi suivant : « à Monsieur Charles Jaillet ce très précieux ouvrage. En toute religion Mistralienne. Flandreysy-Espérandieu. Vienne en Dauphiné, 24 Juin 1946 ». Madame Jeanne de Flandreysy, avant qu'elle ait épousé le Commandant Emile Espérandieu, le grand archéologue, conservateur des Musées de Nîmes, apporta à J.-Charles-Roux une « collaboration fidèle et féconde », pour citer la propre expression de ce dernier, laquelle a donné notamment ce *Vienne*, publié en 1909, qui fut un livre excellent pour son époque, à tous égards.



au sol ancestral, comment elle peut préciser et élargir le sens du mot patrie. La jeune fille, avec tout l'élan de son âme suave et forte, s'intéresse aux travaux littéraires de son père et aussi à ceux du Félibrige provençal dont les échos retentissent dans la France entière. La correspondance se maintient entre Dijon et Maillane.

Les années passèrent encore, avec la guerre de 1870-1871...

Un jour, Mistral s'en fut excursionner en Bourgogne, où l'appelait la mémoire de Lamartine. Il accomplit d'abord un pieux pèlerinage à Milly et à Saint-Point, berceau de son parrain littéraire, puis attiré par la capitale bourguignonne, ne manqua pas d'aller dire bonjour aux émigrés de 1870 (6).

Après les congratulations d'usage, quelle agréable surprise pour Mistral resté célibataire ! La petite Marie était devenue une belle jeune fille. Le charme d'antan se réveille soudain. Et, malgré la différence d'âge (Marie Rivière n'avait pas encore 20 ans), Mistral, résolu tout-à-coup de changer complètement son existence, songea à demander la jeune fille en mariage. Ce fut vite fait.

« Nous voulons bien, répondirent les parents, flattés et surpris, mais à la condition que la principale intéressée soit consentante après y avoir mûrement réfléchi. » Et Mme Mistral, interrogée depuis par un curieux à ce propos, disait : « Mlle Marie répondit vite oui sans hésiter ».

Le reste se devine. Le 27 septembre 1876, dans la cathédrale St-Bénigne de Dijon, on célébrait le mariage de Frédéric Mistral et de Marie Rivière. La prophétie de Lamartine se réalisait : le poète avait trouvé sa Mireille véritable, répondant entièrement à celle du « mas des micocouliers » qui n'est qu'une figure idéale. La plus belle rose de Dijon allait désormais continuer à s'épanouir dans le jardin de Maillane...

Frédéric Mistral, dans toute la force de ses 46 ans — il était né le 8 septembre 1830 — dans tout l'éclat de son génie, était beau. La tête ornée d'une abondante chevelure d'ébène bien apte à ceindre les lauriers de la gloire — n'était-il pas connu comme le poète de *Mireille*, de *Calendal*, des *Iles d'Or*, chef d'école, et quelle école ! —, le sombre feu du regard, la haute taille portée avec une distinction sans égale, tout avait été bien fait pour attirer et retenir un cœur de jeune fille. Ce fut, entre Frédéric et Marie, un grand amour qui n'a pris fin, dans ce bas monde, qu'il y a trois ans seulement (7), lorsque Mme Mistral, au début de février 1913, et allée, dans le petit cimetière de Maillane, rejoindre son mari qui l'y avait précédée de vingt-quatre ans : l'immortel poète est mort le 25 mars 1914, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Le mariage de Frédéric et Marie Mistral fut donc célébré à Dijon le 27 septembre 1876. Citons cet extrait d'un article que, en rendant hommage à Mme Frédéric Mistral, M. Maurice Ricord, publiait, au lendemain de sa mort, dans un journal provençal : *Marseille-Matin*.

Roumanille et Alphonse Daudet furent les témoins du poète leur ami (8). Roumanille lut une dépêche de l'archevêque d'Avignon, envoyant aux époux

(6) L'auteur, H. C. de l'article paru dans « *Le Journal de la Côte d'Or à Paris* » (40<sup>e</sup> année, n° 455, 1<sup>er</sup> mai 1930 (article communiqué par M. Frédéric Mistral neveu) a écrit, avant les lignes ci-dessus, que devant l'invasion prussienne, « la famille Rivière avait quitté la Bourgogne pour se réfugier à Maillane, proche d'Avignon », mais le fait est inexact. On verra, plus loin, que Maurice Rivière envoya sa femme et ses enfants dans son pays natal, et non pas dans un pays plus méridional.

(7) Aujourd'hui 16 ans.

(8) L'acte civil, signé du maire de Dijon, Nicolas Enfert, indique bien, comme témoin, Joseph Roumanille « poète provençal, Chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre distingué de Charles III d'Espagne, demeurant à Avignon », mais pas Alphonse Daudet. Les autres témoins étaient



son affectueuse bénédiction. Félix Gras, Anselme Mathieu, Louis Roumieux, William Bonaparte-Wyse et le même Roumanille récitèrent ou chantèrent leurs strophes nuptiales. Le mariage de Mistral était, comme il se devait, une félibrée. Et Mistral a raconté que, afin que tout allât, ce jour-là *ad majorem Provincie gloriam*, on refit « par la Muse et le Clos-Vougeot, le vieux royaume d'Arles » — celui du roi Boson.

Le fondateur du premier royaume de Provence, au IX<sup>e</sup> siècle, avait été à l'honneur. Le parrain de *Miréio* le devait être aussi. Les nouveaux époux firent à Mâcon, à Saint-Point, à Milly, leur voyage de noces. Au tombeau de Lamartine, devant sa maison natale, et devant la maison de sa famille et de son adolescence, Frédéric Mistral et sa jeune femme faisaient un pèlerinage, comme ils seraient allés vers une source d'espérance. Lamartine, Bourguignon, avait allié, dans son affection, la Provence à la Bourgogne. Mistral les unissait dans son amour et dans sa reconnaissance.

Le royaume de Boson : mais c'est « le royaume d'Arles... et de Vienne », — il ne faudrait pas l'oublier, messieurs les Provençaux ! — de Vienne qui, bien plus qu'Arles, en fut la capitale, en laquelle Boson résidait habituellement, où il vécut alternativement des jours de bonheur et de malheur, de Vienne qui possède encore, peut être, de son ancien roi, avec le nom d'une rue, quelques ossements noircis et pulvérulents, sous l'épithaphe en pierre blanche de sa cathédrale St-Maurice.

« Comme il se devait » aussi, un Viennois fut présent, quoique d'un peu loin, au mariage de Frédéric Mistral et de Marie Rivière. Un fabricant de drap, M. Pierre Vivien était de passage à Dijon et était descendu à l'Hôtel de la Cloche, de bonne renommée. Grand branle-bas dans l'établissement. Comme notre Viennois en demandait la raison : « Demain, répondit-on, Mademoiselle Rivière épouse Monsieur Mistral, le poète, et le repas de noces a lieu ici ». Piqué par la curiosité, M. Vivien, avait voulu assister à une cérémonie qui ne devait pas manquer de pittoresque, d'autant que le nom de Rivière évoquait, en sa conscience, de très vieux souvenirs : n'avait-il pas été, dans son enfance, sur les mêmes bancs d'école qu'un certain Maurice Rivière qu'il avait perdu de vue depuis longtemps ?

Mêlé à la foule, M. Pierre Vivien suivit de loin le cortège nuptial parti du domicile de la jeune épousée, alors rue du Château, et assista à la cérémonie religieuse en la cathédrale St-Bénigne. Dans l'après-midi, il fit remettre sa carte de visite au père de l'épouse. Un Viennois ici ! Sans tarder, Maurice Rivière quitta, pour quelques ins-

---

Emmanuel des Essarts, professeur à la Faculté de Lettres de Clermont, Auguste Perdrix, avocat et ancien maire de Dijon, et Claude Guiot, banquier dans la même ville.

Frédéric Mistral est ainsi qualifié : « homme de lettres, Chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre distingué de Charles III d'Espagne, Officier de la Couronne d'Italie, Commandeur de l'Ordre royal d'Isabelle la Catholique ». Il est dit « fils de François Mistral, propriétaire, décédé, et de Marguerite-Adélaïde Poullinet, sa veuve, propriétaire, domiciliée à Maillane, non présente, mais ayant donné son consentement au présent mariage, suivant acte reçu par Maître Blanc, notaire à Saint-Rémy ». Il est précisé que le contrat de mariage fut reçu le 25 septembre 1876, par Maître Blondel, notaire à Dijon.

L'acte religieux précise les trois noms de l'illustre époux : Joseph, Etienne, Frédéric. Il porte la signature de l'abbé Bizonard, vicaire de la paroisse St-Bénigne, qui donna la bénédiction nuptiale, et vingt-quatre autres, dont celles des mariés, des parents de l'épouse, des témoins et peut-être aussi celles des célébrités nommées dans l'article de journal ci-dessus qui sont restées illisibles pour notre aimable et fort dévoué correspondant, M. Jacques Barbe, négociant à Montbard, qui a bien voulu consulter pour nous les archives de l'Etat civil de Dijon et celles de l'Evêché de la même ville, ce dont nous lui sommes très cordialement reconnaissant.



tants, les convives de la noce... La rencontre des deux camarades d'enfance fut émouvante. Elle fut le point de départ d'une amitié réciproque qui, pendant trente années, fut franche et entière, une de ces amitiés de l'âge mûr — M. Vivien était, de quatre ans, le moins âgé — dont la mort même ne peut dénouer les liens.

Quand M. Pierre Vivien mourut, le 6 décembre 1906, il y avait plus d'un quart de siècle que Maurice Rivière était devenu, lui aussi, Viennois. L'amitié de la famille Vivien, tout autant que l'attachement au sol natal, avait provoqué ce retour en Dauphiné et ce choix de l'ancienne capitale du roi Boson comme lieu de retraite. Nous n'en voulons pour preuve que cette pièce de vers qui est, peut-être, la plus ancienne œuvre imprimée de Méri d'Exilac (elle le fut par l'imprimerie F. Calley à Dijon), que Savigné a insérée dans l'*Annuaire de la ville de Vienne* pour l'année 1879 et qui est intitulée : *Vienna - Cou de zié umouruestlicou* (Vienne - Coup d'œil humoristique). Elle est dédiée « *A moun ami Vivien, et à sa brovouna famiglie* (A mon ami Vivien et à sa charmante famille) », avec l'envoi suivant :

*Ami, lou roussignoû, quand vian lou printems, châte  
Où miâ delloû bouisson :*

*Muet, moudéstou chadri, si mon chant vous enchâte :  
Accepto ma chanson ?*

*Dsuejon lou 31 Janvié 1878*

*Mourice REVARE.*

Ami, le rossignol, quand vient le printemps, chante — au milieu des buissons ; moi, modeste chardonneret, si mon chant vous enchante : acceptez ma chanson ?

Dijon, le 31 Janvier 1878

Maurice RIVIÈRE.

La pièce entière serait à citer. (9) Le lecteur viennois y verrait que sa « bonne ville », en dépit de soixante-huit ans écoulés, a bien peu changé, dans ses lignes et points généraux, à l'exception de « ce pauvre Ponsard », qui n'est plus « assis sur sa chaise », puisqu'il est parti, naguère, pour une destination inconnue, ou plutôt trop connue, contre bien peu d'*argent* et encore moins d'*honneur*.

Ce qui est resté vrai, et restera vrai toujours, s'il plait à Dieu, c'est ceci :

*Loû blâ Ronou bagne  
Loû quet en passan ;  
Arrose la plagne  
De soû flo puessan.*

*Moun oma tressaglie  
Oûpré de soû bor...  
I lou plan dell'Aglié  
Qu'on trove d'abor.*

*.....  
Et la proumenada  
Doû Cour Roumestan :  
E la dèfuejada  
De gent qu'an lou tems.*

Le bleu Rhône baigne les  
quais en passant, arrose  
la plaine de ses flots  
puissants.

Mon âme tressaille auprès  
de ses bords... C'est le  
plan de l'Aiguille qu'on  
trouve d'abord.

*.....  
Et la promenade du  
Cours Romestang est le  
va et vient des gens désœuvrés.*

(9) Elle a été publiée in extenso, par l'auteur de cette étude dans « *Vienne en France* », œuvre collective en 7 parties, faite par des Viennois, assemblée et réalisée par Jean d'Auvergne, en 1947.



Il y a plus d'un quart de siècle qu'hélas ! le vieux cours Romestang est le cours Président Wilson, à telle enseigne que le poète viennois André Rivoire n'eût pas pu, sur la fin de sa vie, reprendre la *ballade* que, humoriste à son tour, il avait composée en 1901, avec ce refrain (10) :

Mais Vienne a le Cours Romestang.

Le nom, si « couleur locale » de Romestang — c'est le même mot que le *Numa Roumestan* d'Alphonse Daudet — a disparu : « le « va et vient » est demeuré, demeure et demeurera. Quant aux « gens désœuvrés », il y en a, certainement, beaucoup moins aujourd'hui qu'en 1878.

*L'ouvriè, race plena  
De cœur : achueno  
De changé la lena  
En drap ratsueno !*

L'ouvrier : race pleine de  
cœur : acharné de transformer  
la laine en drap de ratine !

Cette avant-dernière strophe était, sans doute, plus qu'une autre, destinée à l'ami fabricant de drap. Depuis, le drap de ratine a disparu... avec la laine, celui-ci ne pouvant exister sans celle-là. Va-t-il reparaitre maintenant qu'elle reparaît ?

Et voici la dernière strophe :

*Ma viégliè Alloubroge,  
Je t'omou toujours ;  
Car souvent je broge  
Ds'y figni moù jour...*

Ma vieille Allobroge, je t'aime  
toujours ; car je songe souvent  
d'y finir mes jours.

On sait que ce songe devait devenir une réalité, dès l'année suivante. Maurice Rivière est alors âgé d'un demi-siècle. Il vivra à Vienne trente-deux ans encore, jusqu'à sa mort survenue en 1911. Toute cette tranche de vie, il va la passer « *auprès des bords du Rhône où son âme tressaille* ». Il n'eût pu loger plus près. Sa maison est au Port de l'Ecu : elle porte le n° 3, appartient à la famille Guy ; elle est modeste, comme faite pour lui. Une fenêtre ouverte au second étage ou quelques pas sur le quai, et c'est la vue du fleuve, pas toujours bleu, mais toujours séduisant, roulant ses eaux — tourbillonnantes, en cet endroit —, vers la Provence où sont les plus chères affections du poète, saluant au passage des lieux familiers : Ampuis, Condrieu, Les Roches, Saint-Clair-du-Rhône, Chavanay, Saint-Maurice-de-l'Exil... et tant et tant d'autres, villages ou cités qui,

*Pèr béure vènon à filo  
En risènt e cantant s'amourra tout-de-long*

pour boire, viennent à la  
file, en riant et chantant,  
plonger leurs lèvres tout le  
long (11).

Quel beau spectacle ! Sur cette rive, voici, sous les côteaux de Seyssuel et d'Estressin, le Puy Saint Didier, le viaduc du chemin de fer, les maisons plaquées contre le flanc du Mont-Salomon ; ensuite,

(10) Dans « *La Parisienne à la Bâtie* », comédie en un acte, Vienne, Ogeret et Martin, 16 pp.

(11) Mistral, *Mirèio* (Mireille), chant III.





**La maison Guy, au Port de l'Ecu à Vienne.**

L'appartement habité par Maurice Rivière est celui du second étage éclairé par trois fenêtres.  
Au rez-de-chaussée, était, alors, le grenier à sel.



la longue ligne des quais, coupée par le pont de la Demi-lune, à l'embouchure de la Gère ; la place du Jeu-de-Paume, au pied de l'église Saint-André-le-Bas ; plus loin, au-dessus des maisons, les tours de la cathédrale Saint-Maurice ; le quartier neuf, avec la pyramide romaine de l'Aiguille ; enfin, au loin, la chapelle de Notre-Dame-de-l'Isle qui fut si chère aux marins du Rhône. Sur l'autre rive, un plus vaste panorama se développe, des verdures de Verenay et de Saint-Cyr qui se détachent sur l'écran dentelé et gris du Mont-Pilat, taché de blanc, en hiver, saupoudré d'or par certains crépuscules de printemps, jusqu'aux lointains de Loire et de Givors, sous les Monts du Lyonnais. Au premier plan, devant le bourg de Sainte-Colombe, se présentent le pont suspendu, la tour Philippe de Valois, carrée et couleur d'ocre, le chevet et le clocher de l'église, à côté de l'ancien couvent des Cordeliers. Ensuite, autour des murailles grisâtres et rougeâtres du Palais du Miroir, et jusqu'à la courbe d'une majesté incomparable que le Rhône décrit, c'est la plaine de Saint-Romain-en-Gal qui s'étend, toute blanche lorsque les abricotiers, puis les cerisiers sont en fleurs. A droite de la petite agglomération formée autour de la vieille église de ce village, s'aperçoit la masse verdâtre des peupliers croissant dans les îles où — pense-t-on — Victor Hugo a fait combattre Roland et Olivier, sous les yeux angoissés de la belle Aude. Dominant ce vaste passage, s'allongent les collines du Grisard, derrière lesquelles, l'été, flambent les feux du couchant.

Que de fois, par les petites rues tortueuses de la vieille cité, traversant la Gère — jamais bleue, elle, sauf lorsque les usiniers la teignent, et de quel bleu ! — Maurice Rivière ira retrouver ses amis Vivien, en leur maison de la montée des Epies. Et lorsque, parfois, après le repas, ses hôtes lui ayant dit : « Dites-nous ou chantez-nous quelque chose », l'excellent convive s'exécutera, la réunion se prolongera fort tard. Ce sera, de temps en temps, en compagnie de sa fille, Marie Mistral, quand elle viendra vivre quelques jours au foyer de ses parents. Cette amitié des Mistral pour les Vivien est attestée par les volumes qu'a dédicacés l'illustre écrivain et que conserve la famille Vivien, et par la présence de Mme Mistral à l'un des cordons du poêle, lors des funérailles de Mme Pierre Vivien, le 14 octobre 1944.

A cette date-ci, il n'y avait que huit mois que la femme du grand poète avait fait, de l'année, son premier voyage de Maillane à Vienne ; cela avait été pour rendre les derniers devoirs à son père, mort (« très affaibli par l'âge », a noté Louis Dugas) aux premières heures du 4 février — cinq heures, celles de sa naissance — à quatre mois et quatorze jours de ses quatre-vingt-deux ans, entouré des soins affectueux du fils de son vieil ami, le bon Docteur Amédée Vivien, de regrettée mémoire, qui nous a quittés le 24 janvier 1944, à l'âge de soixante-dix-huit ans (12). Maurice Rivière, après une cérémonie en

---

(12) C'est au frère puîné du Docteur Vivien, M. Louis Vivien, ancien directeur de banque à Vienne, que nous sommes redevables de tous les détails relatifs aux rapports ayant existé entre les siens et les Rivière-Mistral. Il n'est plus de ce monde, hélas ! pour que nous l'en remercions : il est mort le 15 mai 1946. — La maison des Vivien était au n° 7 de la montée des Epies.



l'église paroissiale de St-André-le-Bas, cet antique sanctuaire dont les murs et l'abside passent, non sans raison, pour avoir été construits par le roi Boson, avait été inhumé à Saint-Maurice-de-l'Exil. La même cloche qui, après son baptême, avait sonné joyeusement dans le vieux clocher roman, avait tinté le glas des funérailles. Mme Rivière-Bertrand, de huit ans plus jeune que son mari, devait venir le rejoindre au tombeau deux années plus tard.

Il ne semble pas que l'illustre gendre ait souvent accompagné sa femme dans ses visites viennoises. Il n'y a qu'un fait qui paraît certain : c'est que Mistral fit étape à Vienne, lorsque, préparant *Lou Pouèmo dóu Rose* (Le Poème du Rhône), il fut obligé, pour récolter et glaner des souvenirs, « à des recherches aussi âpres que longues. » Ce fut dans les années qui précédèrent 1895. Rivière, qui connaissait bien le grand fleuve et sa belle vallée, dans la région viennoise et les régions voisines, fut le guide de Mistral. A les voir l'un avec l'autre, on les eût pris pour deux frères ou deux cousins, plutôt que pour beau-père et gendre : n'étaient-ils pas, à une année près, du même âge ?

Nous nous plaisons à imaginer Maurice Rivière présent à la découverte que fit Frédéric Mistral, « à l'extrémité de la terre d'Oc, dans une humble cabane d'un petit bourg perdu », de « ce vieillard, si passionnément recherché, qui eût été mêlé à la navigation du fleuve avant que les chemins de fer en confisquassent le trafic ». Charles Maurras, dans son *Mistral*, a raconté cette histoire qui a tout le merveilleux d'une légende (A) :

A la vue, ou, du moins, aux premières questions du poète, le dernier matelot du Rhône leva les bras au ciel ; et, les larmes aux yeux :

— Ah ! dit-il, je vous attendais !

D'une voix éteinte, il prodigua les souvenirs, les explications, les tableaux. Puis, les deux hommes s'embrassèrent. Mistral redescendit en terre provençale ; pendant que le vieillard se réjouissait de mourir, maintenant qu'il avait légué sa mémoire à un grand poète...

Maurice Rivière lui-même donna « des renseignements très précieux et de première main — son père avait été comptable dans la batellerie du Rhône », (après avoir été instituteur, sans doute), à en croire Jules Ronjat, dialectologue de valeur, alors président de la Société des Amis de Vienne, qui l'a écrit dans le *Bulletin* de cette société ayant suivi la mort du félibre dauphinois. Il y a, en effet, dans la pièce intitulée *Le feye ébravaquet* (Les brebis épouvantées), « des indications que le grand poète provençal a merveilleusement mises en œuvre, principalement au chant 1<sup>er</sup> » du *Poème du Rhône*, publié en 1897, après plusieurs années de gestation — au moins quatre.

---

(A) Le titre complet de l'ouvrage est le suivant : « *Mistral — avec la traduction du journal de Frédéric et Marie Mistral. Excursion en Italie* ». L'exemplaire de l'auteur porte l'envoi autographe ainsi libellé : « A Monsieur | Charles Jaillot | très cordial hommage | au patriotisme | viennois. | Très cordialement | Ch. Maurras » (les mots « patriotisme » et « viennois » sont soulignés). Cet envoi fut écrit le dimanche 7 février 1943, après une visite de quelques-uns des monuments de Vienne ayant suivi la conférence faite par le célèbre homme de lettres en la salle de la montée des Epies. Celui-ci était accompagné par M. Eugène Langevin, rédacteur littéraire de « *L'action française* » sous le pseudonyme de René Brécy, un homme d'une grande finesse d'esprit et de cœur, apparenté à de nombreux Viennois.



Voici, par exemple, ce qu'avait écrit Maurice Rivière, en prose, sur les mariniers :

*Toù, en general éran lastou, fort, integriuegent, groù mijou et bevan suet.  
I ére ina race vaillante, ounéta et brova, qu'ayié lou cœur si la man et tou-  
jour préta à rendre sarviciou à tou lou mondou.*

Tous, en général étaient lestes, forts, intelligents, gros mangeurs et buvant sec.

C'était une race vaillante, honnête et belle qui avait le cœur sur la main et toujours prête à rendre service à tout le monde.

Et, maintenant, lisons les vers suivants de Frédéric Mistral par lesquels commence le long et magnifique *Poème du Rhône* :

<i>Van parti de Lioun à la primo aubo</i>	Dès la prime aube, vont partir
<i>Li veiturin que règnon sur lou Rose.</i>	[de Lyon les voiturins qui règnent sur le
<i>Es uno raço d'ome caloussudo</i>	[Rhône. C'est une race d'hommes robuste-
<i>Galoio et bravo, li Coundriéulen...</i>	[ment musclée, Gaillarde et brave, les Condrillots...

Plus loin, après une douzaine de vers faisant le portrait physique de ces hommes, Mistral donne ce détail :

<i>De-long dôu flume èro uno bramadisso</i>	C'était le long du fleuve une haute
<i>Que d'auro en auro entendias de-coun-</i>	[clameur Que du nord au midi on entendait
<i>[tûni :</i>	[sans trêve :
<i>« Pro vers la baisso, hòu! reiaume!</i>	« Proue en aval, hò! royaume! em-
<i>[empèri!</i>	[pire!
<i>Amount lè pro! dau! fa tira la maïo!»</i>	Amont la proue! sus! fais tirer la
	[maille ! »

La prose de Rivière avait dit :

*Lou patron ére toujours acouto avec déferànce, et quand où commandove :  
« Buitta l'ampintà, Reyomou, Ampera ! » I buttavan à goche où à dràta sans  
observacion.*

Les patrons étaient toujours écoutés avec déférence et quand ils commandaient : « Pousse le gouvernail ! Royaume, Empire ! » ils (les mariniers) poussaient à gauche ou à droite sans observation (B).

Nous avons vu, au début de cette notice, que Mistral avait cité Saint-Maurice-de-l'Exil à propos de « la noble joute sur le Rhône. » C'est encore dans ce village, sans doute parce qu'il était le berceau de la famille de sa femme et pour faire plaisir à son beau-père, qu'il alla quérir un des principaux personnages de son poème, ce « *Jean Roche, dernier des sept garçons d'une veuve de Saint-Maurice, (qui) bien que sa mère lui ait fait promettre de prendre femme dans son village, (cherchait) dans les yeux de l'Anglore le secret destin de sa*

(B) Dès la première édition, « *Vienne et ses environs. Guide illustré du touriste* », publié par la Société des Amis de Vienne (qui en est à sa dixième édition), indiquant que Vienne et son comté firent partie du Saint Empire romain germanique, a donné les intéressantes explications suivantes : « Les conquêtes des rois de France avaient peu à peu soustrait à la suzeraineté impériale la plus grande partie de la rive droite du Rhône, d'où les désignations d'Empire pour la rive gauche et de Royaume pour la rive droite, qui sont restées couramment utilisées presque jusqu'à nos jours dans le langage des mariniers. »



vie », ce « Jean Roche, le plus courageux et le plus beau des hommes » de la flotille rhodanienne du patron Apian (Maurras). Jean Roche a un rival, en la personne de Guilhem, le jeune prince d'Orange, qui, à Vernaison, est monté sur le *Caburle* « pour descendre à Beaucaire avec les autres ». Anglore, « la brune Anglore », attire Guilhem.

*Et tóuti dous, liga pèr lou mistèri  
An tresana. Car lis amour van vite,  
Uno fes dins la nau que lis emporto,  
Predestina, sus lou flot.*

Et tous les deux, liés par le mystère  
ont tressailli. Car les amours vont vite,  
une fois dans la nef qui les emporte  
prédestinés, sur le flot (C.).

Les amours d'Anglore et de Guilhem se tournent à des discours mélancoliques. Par excès de bonheur, le jeune homme et la jeune fille roulent machinalement l'idée de la mort. La mort vient ; avec elle, une catastrophe terrible. Le premier « bateau à feu » qui descend le Rhône rencontre le *Caburle*. Patron Apian refuse de se ranger au passage du nouveau maître. Celui-ci coupe en deux le convoi.. Pourtant et malgré les arches menaçantes du Pont Saint-Esprit l'équipage entier est sauvé ; seuls manquent à l'appel Anglore et le prince Guilhem. On les pleure. Mais Jean Roche qui froncé le sourcil au nom de ce rival heureux : « Qui t'a dit que ce n'est pas le Dieu du Rhône qui, par avance, instruit du grand naufrage, nous aura, lui, suivis de trajet en trajet, pour emporter l'Anglore dans ses gouffres ? » (Maurras).

Nul doute aussi que, sans Rivière, Frédéric Mistral n'eût pas composé les vers splendides qui, après tant d'autres, à travers les siècles, du latin Martial au contemporain Rivoire, en passant par le médiéval troubadour de la *Chanson de Gérard de Roussillon*, les auteurs des *Eloges français et latin de Vienne souterraine*, au Grand siècle, les Charles Reynaud et les François Ponsard, au siècle dernier, ont chanté Vienne. Écoutons parler la « langue d'or » (D) :

..... s'escarrabihon  
*Li passagié, badant à tout rescontre*

..... la joie réveille  
les passagers, ébahis à tout  
[coin,

*Quand tout-d'un-coup, magnifico, du recouide*

quand, tout d'un coup,  
[magnifique au tournant

*Aparèis dins soun plen l'antico Vieno,*

apparaît dans son plein l'an-  
[tique Vienne,

*Assetado en autar sus li ancoulo*

assise en autel sur les contre-  
[forts

*Dou noble Dousinat...*

du noble Dauphiné...

Dans les neuf vers suivants, ciselés avec l'art superbe qu'on lui reconnaît, le poète a synthétisé les connaissances qu'il avait de la vieille cité : « le tombeau de Pilate et son aiguille... les foulons qui frappent à grands coups pour apprêter les draps, dans les fabriques ; Coupe-jarret...

*E li clouchié mé li tourre et li temple,*

Et les clochers et les tours et  
[les temples

*Dins la lumiero inoundarello e cando,*

dans la lumière inondante et  
[limpide

*I' escrivon dou passat l'istòri agusto.*

écrivent du passé l'histoire  
[auguste.

(C) Chant VII, La fontaine de Tourne, LVI.

(D) Chant II, Le prince d'Orange, XVII et XVIII.



On ne peut pas ne pas rapprocher de cette description du gendre, celle du beau-père ; mais, quelle différence dans l'art de chacun ! Tout le monde ne peut avoir du génie...

Pour un simple mais heureux adjectif qualificatif, le poète Mistral eut sa rue. Qui rendra au poète Mistral son quai ?

Fut-ce Rivière qui apprit ou rappela à son gendre le souvenir viennois du vieux Boson ?

<i>Coume aguêu grand Bousoun, comte de Vieno</i>	Comme ce grand Boson, Com-
<i>Que i'a milo an, aqui dins la grand glèiso</i>	[te de Vienne, qui là depuis mille ans, dans
<i>De San Maurise, porto sus sa toumbo</i>	[l'église majeure de Saint-Maurice, porte sur sa
<i>Lou testimòni escri de soun audàci,</i>	[tombe le témoignage écrit de son
<i>De sa munificènci, de sa glòri !</i>	[audace, de sa munificence, de sa gloire !
	[(A)]

La vieillesse venue — une belle vieillesse, s'il en fût —, Frédéric Mistral quitta rarement Maillane. De cette clôture volontaire, il s'interdisait la sortie, mais jamais il n'en refusait l'entrée. Il avait fait de sa maison comme un « ermitage d'amour », d'amour du beau, d'amour de la Patrie, — de la grande et de la petite Patrie — l'une s'appuyant sur l'autre. Quel rayonnement n'avait-il pas, celui que son beau-père appelait le « *Cignou de Magliana* » (le Cygne de Maillane) !

Il est bien certain que, lui, Rivière, n'eût pas été ce qu'il fut, sans Mistral. Il n'était pas peu fier de l'alliance qui le rapprochait du grand homme. Dès l'année qui suivit le mariage, il dédia à sa fille son poème *Moù derd coucon* (Mes derniers cocons), qu'il qualifie lui-même d'*idylle*, et qui est, peut-être bien, son chef-d'œuvre.

<i>A ma figlie Marie Ferderuec Muestral.</i>	A ma fille Marie Frédéric
<i>I per touet que se dévertoglie</i>	[Mistral.
<i>Quella flotta de soie joglia ;</i>	C'est pour toi que se dévide
<i>Si moù magnon an z'à la jouoglie,</i>	Ce joli écheveau de soie ;
<i>Per tsuet aran bian travaglia.</i>	Si mes vers ont eu la feuille,
	Pour toi ils auront bien tra-
	[vaillé.

(A) Avant la guerre de 1914-1918, la Société des Amis de Vienne ouvrit une « souscription pour la restauration de l'église Saint-Maurice », dans des « conditions qui furent exposées dans une circulaire publiée dans le *Bulletin* n° 6 (1910). » Les vingt listes arrêtées en septembre 1912 produisirent la somme de 15.728 francs 65 qui furent publiées dans le n° 8 du *Bulletin* (1912). Au vingt-et-unième rang de la première liste, dont le premier rang est occupé par la *Société des Amis de Vienne* elle-même pour 500 francs et les membres du bureau chacun pour 100 frs (seul notre cher président d'honneur M. Maurice Faure est encore de ce monde), figurent « M. et Mme F. Mistral, Maillane en Provence » avec 50 francs, tout de suite après « Mme Fastemath, Cologne (Allemagne) » et tout de suite avant M. Brenier, maire de Vienne, et sept rangs après M. Serlin, curé de Saint-Maurice, tous avec la même somme de 50 francs. C'était une somme assez considérable pour l'époque : 50 francs or. Nombreux sont les souscripteurs ayant versé 20, 10, 5 et 2 francs. On en trouve même qui versèrent 1 franc et un boulanger qui donna 0,50.

C'est dans ce *Bulletin* de 1912 que se trouve l'article du président Jules Ronjat cité plus haut au chapitre « Bibliographie viennoise. » Un article assez fouillé est consacré à l'ouvrage de Louis Menitrioux « (*Un Serriérois*). *La vie marinière du Rhône, sommaire étude de mœurs, deuxième édition*, Annonay, typ. et lith. Hervé frères, 1911, in 8° de 81 p. »



Ce poème porte la date du 1<sup>er</sup> juillet 1877. En des vers légers, il déroule ses strophes, évoquant le temps, devenu, hélas ! lointain, où la moindre maison de la vallée, possédait, plus ou moins vaste, une magnanerie où étaient élevés les vers à soie. De nos jours, les vieux mûriers eux-mêmes, nouveaux et crevassés, disparaissent les uns après les autres, frappés à mort par la cognée, après avoir servi de pâture aux animaux d'espèces toutes autres que le chenille du bombyx, derniers témoins peut-être de la lointaine époque du promoteur Olivier de Serres et des réalisateurs Henri IV et Sully, en tout cas d'une intéressante industrie familiale, morte désormais, sans grand espoir de résurrection, ce qui ne laisse pas d'être fort regrettable.

Nous ne citerons qu'une strophe de cette délicieuse idylle :

<i>Alor, loù no s'efuelon</i>	Les nez s'effilent alors
<i>Parfuelon</i>	Parfilant
<i>Le soie que se défuelon</i>	Les soies qui se défilent
<i>Sembloble à de fi d'or</i>	Semblables à des fils d'or ;
<i>Et loù magnon joûnotrou,</i>	Et les vers-à-soie, jaunes (transparents)
<i>Foulotrou,</i>	Folâtres
<i>Fan ondulo glioù cor !</i>	Font onduler leur corps !

La pièce se termine sur une naïve et touchante « invocation » à la Vierge Marie, Notre Dame :

<i>Dsuevuena Mère, ô Sinta Vierge !</i>	Divine Mère, ô Sainte Vierge !
<i>Vous m'éde toujours béneyia ;</i>	Vous m'avez toujours béni ;
<i>Parò moù magnon delle merge</i>	Préservez mes vers à soie des souris,
<i>Doù ra tsoùlà dell' oûteyia,</i>	Des rats de tuile et des coups de cha-
<i>Etendà voutra man puessanta</i>	[leur ;
<i>Si la méson, dsun mon granâ.</i>	Etendez votre main puissante
<i>Qu'à choque troussâ jougnuessanta</i>	Sur la maison, dans mon grenier.
<i>De coucon n'aye in plan panâ.</i>	Qu'à chaque trousse jaunissante (13)
	De cocons, il y en ait à plein panier.

(13) Les trousses sont des « petits fagots plats et allongés, avec de la bruyère, du chiendent, de la paille de colza, du plantain... pour encabaner les vers à soie lorsqu'ils sont mûrs » : telle est la définition que donne l'auteur, dans les notes qui suivent le poème. Celles-ci sont très intéressantes et curieuses, notamment le passage où Rivière raconte le pèlerinage des magnanarellas à la chapelle de Saint-Sabin sur un des sommets du Pilat, portant contre leur sein les graines de ver à soie. « Cette chapelle, que l'on aperçoit de St-Maurice, précise l'écrivain, scintille comme un diamant aux premiers rayons du soleil levant ». Quelle belle image, poétique à souhait, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas très vraie ! Elle est de la même veine que celle-ci qui est de Mistral, à propos du panorama du Ventoux : « *lou Rose menu comme un fiu argentau* » (Le Rhône menu comme un filet d'argent) (*Calendau : Li Mèle*) (*Calendal : Les Mèlèzes*). Vu du Pilat, le grand fleuve ne se présente pas autrement.

Il ne nous paraît pas douteux que le chantre du fleuve ne se soit souvenu des lignes écrites par son beau-père vingt ans plus tôt, lorsque, au chant premier *Patroun Apian* (*Patron Apian*) de « *Lou pouèmo d'ou Rose* » (Le Poème du Rhône), dès les premières strophes, ayant, d'abord, écrit ce que nous avons lu sur les marinières condriolles, il s'exprimait ensuite ainsi :

<i>Era Condrièn soum nis ounte s'amodon</i>	Leur nid était Condrieu, où se meuvent
<i>De noste vent-terrau li proumiè boufe.</i>	Les premiers souffles de notre Vent-Terral.
<i>Sant Nicoulau, patron de la marina,</i>	Saint Nicolas, patron de la marine
<i>A ains Coundrièu soum autar, sa capello.</i>	à dans Condrieu son autel, sa chapelle.

*Femo de bon, li Cond-ièulanco bello,*  
*Is amourriè quand vai grèia la fueio*  
*Dins la michour de sa peitrino forto ;*  
*Metien couva de si magnan la grano ;*  
*En dentelino e pouncheto flourido*  
*Pèr passò-tèms broudavon pièi la tulo ;*  
*A pichot poun tambèn sabien trespoune*  
*La pèu di gant e, bôni nourriguero,*  
*Tôuti lis an fasten un chat superbe.*

Mâitresses femmes, les belles Condriolles,  
aussitôt que bourgeoonne la feuille des mûriers  
dans la bonne chaleur de leur poitrine forte  
mettaient la graine des vers-à-soie couvrir,  
puis en dentelle fine et piquée fleurie,  
par passe-temps, elles brodaient le tulle ;  
elles savaient aussi piquer à petits points  
la peau des gants et, vaillantes nourrices,  
faisaient un gars superbe chaque année.



Et cette « offrande » :

*Enfin dedsan voutra chapella  
Imblaman j'érà vous pourto  
La troussa chousia la pli bella  
Où pié de voutroù sint z'òuto.  
Chanto, découcounoùse  
Joyoùse...*

Enfin, dans votre chapelle,  
Humblement j'irai vous porter  
La trousse choisie la plus belle  
Au pied de vos saints autels.  
Chantez, décoconneuses  
Joyeuses...

Quand Mistral eut pris connaissance du poème, il écrivit à son beau-père :

Si j'étais membre du jury qui examinera les envois du Concours dauphinois, je vous décernerais la première *Joie*, car vos derniers cocons méritent d'être les premiers. C'est, je vous l'assure, une charmante Idylle : c'est naturel, clair, gracieux et poétique, comme toutes choses naturelles, décrites avec simplicité.

Plus tard, Maurice Rivière écrivit le récit des événements qu'il avait vécus, pendant la guerre de 1870-1871 et l'invasion, alors qu'il était (11 octobre 1870 - avril 1871) maire de la commune d'Attricourt, dans la Haute-Saône. Dès la menace du péril, il avait fait partir sa femme et sa fille dans sa famille, au lointain Saint-Maurice-de-l'Exil, où son fils, Frédéric, plus jeune que Marie, était en pension. Dans sa lettre d'envoi au R.P. Félix Charmetant, il disait : « Je ne me poserai pas certes en héros, car ce que j'ai fait est à la portée de tout bon Français, de tout brave Dauphinois et de tout vrai patriote ». Son gendre lui envoya la lettre suivante :

Maillane, 21 octobre 1882.

Mon cher beau-père,

Nous avons lu avec émotion le touchant récit de votre épisode de la guerre de Prusse. C'est clair, sincère et laconique, trop laconique même, dans la situation où votre dévouement est directement intéressé. Vous auriez pu, dans ces endroits-là, donner un peu plus de détails.

Quoi qu'il en soit, si cette page d'histoire tombait sous les yeux d'un gouvernement comme il faut, vous devriez recevoir la croix avant huit jours.

Marie est occupée à copier ce précieux document de famille. Nous vous le renverrons, je crois, demain.

Le poète roumain Alecsandri (14) a envoyé à ma femme un splendide costu-

(14) Basile Alecsandri (1821-1890), écrivain et homme politique roumain, est l'auteur de drames et de poésies, dont les *Ballades et Chants populaires* (1852). Il fut ministre des Affaires étrangères (1859-1860) et ambassadeur à Paris (1885). Maurice Rivière, dans son recueil, nous a conservé une lettre de lui à propos de l'envoi de sa traduction de *Mireille*.

Les rapports culturels entretenus par les hommes de lettres et les artistes valent souvent mieux, pour le prestige d'un pays et la paix entre les peuples, que les meilleures relations diplomatiques.

P.S. (12 ans après). « Le 1<sup>er</sup> janvier 1958 » a été dévoilée à Athènes une statue du poète Frédéric Mistral, qui écrivit des pages enthousiastes sur la Grèce. Mistral avait lancé une campagne de presse demandant l'union de la Crète avec la Grèce. Le buste a été érigé dans le faubourg athénien de Callithéa. Il est l'œuvre du sculpteur Sochos, professeur de l'Ecole des Beaux-Arts d'Athènes. Le monument est dû à l'initiative d'un riche Hellène, M. Sotiris Skippis né à Callithéa, et qui vécut de nombreuses années en France où il mourut » (Les journaux du 2 janvier 1958).

Il y a quelques années, lors d'une fête rhodanienne, avait été posée, à Condrieu, sur le rivage, la première pierre d'un monument à l'immortel auteur du *Poème du Rhône*. Combien de crues faudra-t-il compter avant que l'une d'elles vienne baigner le socle portant la statue ? En attendant, c'est, sur le fleuve même qu'un beau remorqueur moderne portant sur ses flancs le nom de *Frédéric Mistral* rappelle aux populations rhodaniennes ce grand homme.



*Hommage à Monsieur le Chanoine Serlin*  
*Alfred*

## LOU RIOU POUÉTSICOU

### FRAGMAN DOÙ NOÛVIÈMOU CHANT

Dsan ina lettra d'Oùbsarva à Remorca où raconte en yenna ldyglie  
la juénesse dsin Sintmeruetin.

St-Meri, lou 19 de jun 18 .

En dépâ ton dépor, mon cher ami Remorca,  
J'é vuesuetq Puelò : si la dent ina morca  
Que j'é vougli placié, per seur t'indsuecara  
L'andruet que j'é chousi : bian plési te fara  
Si te vian à ton tour per vâre la montagne  
De van lou Dofuenò sembla ina uemânsa plagne.  
Je pensou avé biantou ina lettra de tsuet  
Acota en atendan ce qui se posse iquet ;  
J'é surprâ lou reci dsin efan à sa mère,  
Reci plan de frécheur et plinte sans coulère :

## LE RUISSEAU POÉTIQUE

### FRAGMENTS DU NEUVIÈME CHANT

Dans une lettre qu'Observe écrit à Remarque, il lui raconte  
en une Idylle, la jeunesse d'un enfant de St-Maurice.

Saint-Maurice, le 19 juin 18..

Mon cher ami Remarque, depuis ton départ — j'ai visité (le mont)  
Pila : sur une des dents une marque — que j'ai voulu placer, à coup  
sûr t'indiquera — l'endroit que j'ai choisi, (cela) te fera bien plaisir  
— si tu viens à ton tour pour voir la montagne, — d'où le Dauphiné  
ressemble à une plaine immense. — Je pense avoir bientôt une lettre  
de toi. — Écoute en attendant ce qui se passe ici ; — j'ai surpris le  
récit d'un enfant à sa mère, — récit plein de fraîcheur et plaintes  
sans colère :

**Extrait de la « Revue des Langues romanes »,  
nos 9 et 10, septembre-octobre 1899**

L'envoi autographe signé par le félibre est de son écriture courante.

Le bénéficiaire est Monsieur le chanoine G. Serlin,

curé-archiprêtre de Saint-Maurice de Vienne (1898-1916)

Bibliothèque de M. Maurice Faure.



me de femme roumaine tout broché d'or et d'argent. Il est possible qu'elle l'étreigne le mois prochain à Marseille dans une fête qui doit être offerte au Félibrige par le Cercle artistique.

Mes salutations cordiales à ma belle-mère, au bon vieux grand-père, et tout à vous.

F. Mistral.

C'est bien, en effet, une « page d'histoire » que ce récit, où l'on voit que les Prussiens de ce temps-là n'étaient pas différents de ceux qui naguère occupèrent notre pays, témoin ce fait rapporté par l'écrivain : avant de se retirer, les ennemis avaient décroché du mur la glace d'une cheminée pour qu'elle tombât sur la tête du propriétaire quand il s'approcherait, ce qui ne manqua pas d'arriver, brisant avec elle la pendule et la garniture, alors que grâce à Dieu, Maurice Rivière était encore loin. « Ils avaient voulu, a-t-il expliqué, se venger de ce que je leur avait fait rendre quelques objets qu'ils m'avaient pris et auxquels je tenais. »

Le sang-froid et l'attitude ferme et fière que le maire d'Attricourt avait manifestés en face des vainqueurs, eussent mérité, de l'avis de Mistral, la croix de la Légion d'honneur.

Cependant, Rivière, comme la plupart des vrais artistes, ne recherchait point les honneurs du monde, encore moins ceux du monde officiel. Après sa conscience, le soutien moral de ses parents, de ses amis, de ses pairs, lui suffisait. Il n'était pas, d'ailleurs, sans titre : mainteneur du Félibrige, il fut appelé, comme membre associé, par l'Académie delphinale qui l'avait honoré dans ses concours ; il était membre de la Société des Langues romanes. Dans le *bulletin* ou la *revue* de ces doctes compagnies, comme aussi dans le *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme*, de 1878 à la fin du siècle, il publia ses œuvres, dont on trouve la nomenclature dans les *Quelques notes bio-bibliographiques* que l'abbé Paul Senequier-Crozet a consacrées à Maurice Rivière, au numéro 12 (juillet 1911, donc six mois après la mort du félibre) de la *Petite revue des Bibliophiles dauphinois* ; il en existe un tiré à part (15).

Les notes de l'abbé bibliophile sont suivies de la publication du poème *Patri* et *Fé Megliusuena* (Patrie et Fée Mélusine), daté des 1<sup>er</sup>-15 mai 1885, au sujet duquel Frédéric Mistral écrivit, à l'auteur, cette appréciation :

Votre poème de *Patrie* et *Mélusine* a une valeur véritable. C'est inspiré par la douleur du patriotisme indigné : cela sent la bataille, la défaite et la désolation ; c'est naïf et vrai comme la chanson de Roland ; et l'amour profond de votre poétique Dauphiné couronne de fleurs cette statue de *Mater dolorosa*.

Je vous en fais tous mes compliments, et vous avez eu une heureuse pensée en dédiant cette œuvre originale, tout embaumée du souvenir du pays, au R. P. Charmetant...

---

(15) La notice de l'abbé Senequier-Crozet est accompagnée, en hors-texte, d'une photographie du poète à l'âge mûr, dont notre ami M. le Professeur Camille Monnet s'est inspiré pour dessiner le portrait qui, avec le fac-similé de la signature de Meri d'Exilac, illustre le présent article. En remerciant, le plus affectueusement possible, l'excellent artiste qu'est Cam, nous sommes heureux de le féliciter d'avoir reproduit, avec une remarquable ressemblance, les traits de notre héros.



Le R.P. Jacques-Joseph-Félix Charmetant, devenu ensuite Mgr Charmetant, né à Saint-Maurice le 20 juin 1844, mort à Aix-les-Bains le 31 juillet 1921, était le cousin de Maurice Rivière. Leurs mamans avaient le même prénom, ce qui avait suggéré au poète l'idée d'une gentille poésie, portant la date du 10 décembre 1883 et dédiée au cousin prêtre, dont voici la première strophe :

*Le dué mère*

*Ayié créssi dué Margueruele  
Dsan loù pro de vé Sint Meri ;  
Alle z'ayian bian de meruete,  
Dsé le z'a fa tro loù meri...*

*Les deux mères*

Deux Marguerites avaient grandi  
Dans les prés de St-Maurice(-de-l'Exil) ;  
Elles avaient bien du mérite,  
(Mais) Dieu les a fait mourir trop tôt...

Après avoir été le collaborateur du cardinal Lavigerie dont il était l'un des Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique appelés communément Pères blancs, chanoine honoraire de Carthage, le R.P. Charmetant fut, de longues années, directeur général de « l'Œuvre d'Orient » (16), ce qui lui valut d'être élevé aux dignités de protonotaire apostolique et de chevalier de la Légion d'honneur. Il repose sous le mausolée de style mauresque, ouvert vers l'Orient, dont la coupole est surmontée de la croix, qui se dresse dans l'angle nord-ouest du cimetière de son village natal, tout voisin de l'église de son baptême.

A quelques pas de ce fastueux monument, à l'entrée-même du champ du repos, à main droite, contraste un modeste tombeau. Sur la simple stèle de pierre que la même croix surmonte, au-dessus du caveau, sont gravés, en six lignes, ces mots : « *Ci-gît | le jélibre Maurice Rivière | de Saint-Maurice-de-l'Exil | traducteur du Poème | de Miréio | en dialecte dauphinois | 1829-1911* » ; tout après : « *Joséphine Rivière | née Bertrand | 1837-1913* ». La mort ne désunit pas ce que Dieu a uni.

Maurice Rivière traducteur de *Mireille* en dialecte dauphinois : serait-ce là son plus beau titre de gloire ? plus que membre de ceci ou de celà, plus que fondateur de cette Académie patoise qu'en juin 1899, selon Louis Dugas, dans sa *Notice historique sur Saint-Maurice-de-l'Exil* (1924), « avec quelques amis, il avait fondé, au Péage, société littéraire pour la conservation des patois du canton de Roussillon, et qui se proposait de développer chez le paysan l'amour de sa terre et de son dialecte » ? « Ce qui est écrit est écrit », surtout si ce fut dicté par Rivière lui-même, avec l'expression de sa volonté de dormir-là son ultime sommeil.

*Muereglie*, traduction de l'immortelle *Miréio*, fut imprimée à Mont-

---

(16) Le successeur de Mgr. Charmetant à la direction de l'« Œuvre d'Orient » fut, lui aussi un Dauphinois : Mgr. Charles Lagier, né à Saint-Siméon-de-Bressieu en 1867, mort à Paris, le 31 janvier 1958, dans sa 90<sup>e</sup> année, ayant dirigé l'œuvre jusqu'à son dernier souffle.



pellier en 1881 (E), précédée de notes sur le langage de Saint-Maurice-de-l'Exil et suivie d'un appendice comprenant *Moù derà coucon* et deux pièces en prose : *Lou loup et lou renor* (le loup et le renard) qui est un conte, et *L'agnet nar* (L'Agneau noir) qui est une légende. Dans l'un des cartons de la Bibliothèque de Vienne qui contiennent les œuvres de Rivière, il y a une pastorale en un acte intitulée : *La chanson du berger*, inspirée par l'exquise *chanson* du même nom qui fait partie du célèbre opéra-comique de Charles Gounod dont le livret fut, en 1864, tiré de la *Mireille* de Frédéric Mistral et dont la représentation, le 13 juillet 1944, au théâtre romain de cette même Vienne, fut, pour les auditeurs — en majeure partie, grâce à la grande actrice Geori Boué — une soirée inoubliable (17). Rivière, sous les portées de la musique de Gounod et sur une bande collée sur le texte français, a écrit, de sa blanche main, la traduction patoise. Il y a même ajouté, composée par lui, sans doute, une « ritournelle pour la flûte ».

Car Rivière composait des morceaux de musique ; mais, cette fois, par rapport à Gounod, c'est bien sûrement le chardonneret comparé

---

(E) L'exemplaire de l'ouvrage de Maurice Rivière que possède l'auteur est enrichi de l'envoi suivant : « A Monsieur Charles Jaillet, l'historien des attaches de Mistral à Vienne et en particulier du père de Madame Mistral qui est l'auteur de cette traduction de *Mireio*, bien sympathique hommage. J. de Flandreyzy. Vienne-en-Dauphiné. Saint Jean de 1946. »

Cet exemplaire fut remis à l'auteur de la présente notice, lors d'une visite que Madame Jeanne de Flandreyzy-Espérandieu fit aux hôtes de « La Maison blanche » le 24 juin 1946. L'année suivante le 12 mai 1947, ceux-ci rendirent sa visite à Madame de Flandreyzy, en son Palais du Roure, d'Avignon. Douze ans plus tard, exactement, le 15 mai 1959, en cette « année Mireille », « la dame du Roure » a quitté cette magnifique demeure et ce monde, à l'âge de 85 ans, ayant été l'un des derniers témoins des temps héroïques de l'épopée mistralienne. « Née Jeanne Mellier, veuve d'Emile Espérandieu, membre de l'Institut de France, chevalier de la Légion d'honneur, citoyenne d'honneur de la ville d'Alésia, citoyenne d'honneur de la cité de Maillane », elle est « pieusement décédée au Palais du Roure, munie des Sacrements de l'Eglise. Selon la volonté de la défunte, les obsèques religieuses et l'inhumation dans le caveau de famille ont eu lieu à Valence, le 16 mai 1959, dans la plus stricte intimité, en présence des personnes désignées par elle. » (La lettre de part). Dieu aura accueilli auprès de Lui cette âme qui fut toujours éprise de grandeur et de beauté. Dans son ouvrage *Des Troubadours à Mistral*, J. Charles-Roux a loué, en Madame de Flandreyzy, « une ténacité et une capacité de travail admirables, sachant rendre plus précieuse ces qualités par son intelligence des gens et des choses, par sa grâce et par un enthousiasme réfléchi, contagieux et irrésistible. » Ce qui était si vrai en 1916 l'était encore en 1959. Madame de Flandreyzy avait préparé le centenaire de *Mireille* avec ce même enthousiasme.

(17) Depuis cette représentation-là, l'œuvre de Gounod a été donnée, espacées par plusieurs années, deux fois avec un égal succès, dans cette enceinte magnifique du théâtre romain de Vienne. *Mireille*, les trois fois, a rempli l'hémicycle au delà de ses possibilités, tant il est vrai que ce magnifique poème d'amour, et la musique qui l'accompagne avec tant de bonheur, ne cessent de remuer l'âme des foules.

P. S. (Pentecôte 1959). — Voici que, pour la quatrième fois, *Mireille* sera personnifiée, sur la scène du théâtre antique, par Mme Geori Boué, les précédentes étant, en remontant dans le temps, le samedi 22 juin 1957, le samedi 5 juin 1953 et le dimanche 13 juillet 1941. Ce fut un des premiers actes du nouvel adjoint au maire chargé des sports, loisirs, culture, dans la nouvelle municipalité élue le 15 mars, M. Armand Champlong, membre du Conseil d'Administration de la Société des Amis de Vienne, sur la suggestion du président de celui-ci, conseiller municipal, de demander à M. Paul Camerlo, directeur de l'Opéra de Lyon, organisateur des représentations théâtrales, de remplacer *Manon* qui avait été prévue par *Mireille*, en raison du centenaire de la publication du poème de Frédéric Mistral.

Ultime note (du moment de la mise en pages) La représentation du samedi 13 juin 1959 a eu un succès sensationnel. Les spectateurs étaient venus, certains de fort loin, remplir à l'extrême l'immense cavea. *La brise* (il serait plus exact de dire : la bise) fut douce, sinon parfumée. Dès le début, la nuit sur eux étendit son voile, et, dans les cieux, ils virent une amoureuse étoile laire à leurs yeux. Ensuite, et jusqu'à la fin, avec la lune, toutes les étoiles resplendirent. Et que de beaux yeux pour les faire pâlir ! Encore n'y étaient-ils pas tous, et, en toute première place, ceux de Mme Geori Boué qu'une indisposition subite empêcha de venir, mais qui fut, plus qu'honorablement remplacée par Mme Jacqueline Brumaire.

Ce qui a été réalisé, cette nuit-là, au théâtre romain de Vienne, a été digne du centenaire de « *Mireille*. »

Comme pour les représentations antérieures, les décors avaient été brossés par l'artiste lyonnais Jean Guiraud, Viennois d'origine.



SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PUBLICATIONS SPÉCIALES

# MUEREGLIE

traduction en dialecte dauphinois

DE MIREILLE

DE FRÉDÉRIC MISTRAL

PRÉCÉDÉE DE NOTES SUR LE LANGAGE DE SAINT-MAURICE DE L'EXIL  
ET SUIVIE D'UN APPENDICE

PAR MAURICE RIVIERE-BERTRAND

Mainteneur du Félibrige  
Membre de la Société des Langues Romanes



MONTPELLIER

AU BUREAU DES PUBLICATIONS  
DE LA SOCIÉTÉ  
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS

MAISONNEUVE ET C<sup>ie</sup>  
LIBRAIRES-ÉDITEURS  
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXI

Couverture de « Muereglie ».

Bibliothèque de l'auteur.





**Tombeau de Maurice RIVIERE et de sa femme,  
au cimetière de Saint-Maurice-de-l'Exil**

Sur la croix sont gravés deux symboles :  
une couronne d'immortelles et deux feuilles de lierre.





Epitaphe de Maurice et Joséphine RIVIERE,  
parents de Marie-Frédéric MISTRAL.



au rossignol. On connaît les « couplets tirés de *Mes derniers cocons* », « *L'Apothéose au drapeau*, chant guerrier, paroles et musique de M. R. pour mezzo soprano ou baryton » qui accompagne *1870-1871 ou L'entrée des Allemands dans la Côte-d'Or*, drame historique en trois actes, qui porte la date du 15 août 1896 et fut joué chez les Frères Maristes du Péage-de-Roussillon, les 23 et 24 juillet 1897.

Encore d'inspiration mistralienne, *La chanson de la coupe*, imitée de la *Cansoun de la coupo* du grand félibre avec musique de Meste Sicard, et *La Cabeladura* (La Chevelure), traduction dauphinoise d'un fragment de *Nerto*. Il y a, pour illustrer le manuscrit de cette piécette, un naïf petit dessin dû à la plume du félibre dauphinois, preuve qu'il était bien artiste dans l'âme.

Maurice Rivière - Frédéric Mistral : ces deux noms ne sauraient être séparés. En tous cas, les grands hommes — ou mieux, les grands esprits — qu'ils évoquent ne le furent jamais dans le cœur du dernier témoin de cette époque glorieuse du Félibrige, — nous avons nommé « *la pieuse et ardente gardienne du souvenir* », Mme Frédéric Mistral, née Marie Rivière. Décédée le samedi 6 février 1943, à onze jours de ses quatre-vingt-six ans, elle est allée, le lundi 8, rejoindre son illustre époux dans le mausolée que celui-ci s'était fait construire de son vivant, dans le petit cimetière de Maillane, sur le modèle du pavillon de la reine Jeanne, aux Baux, qu'il a chanté dans un poème admirable des *Olivades*.

Qui resterait insensible à la lumière des hautes leçons que ces grands Français nous ont apprises ?

CHARLES JAILLET,

« *La Maison blanche* », Février-Mars-Juin 1946.



## APPENDICE

---

### *Maurice Rivière et l'amour.*

Maurice Rivière a écrit des pages très curieuses sur l'amour, peut-être en pensant à sa femme et à lui, peut-être en pensant à sa fille et à son illustre gendre, sûrement en pensant à ses parents. Comment un poète, qui était aussi un philosophe, et un écrivain né, n'aurait-il pas exprimé ses idées et ses sentiments relatifs à ce qui est, non seulement un thème éternel d'inspiration, mais le principe éternel de la vie ? Nous n'avons pas pu, au moment de la révision de cette notice consacrée au félibre dauphinois, résister au désir de faire connaître ces pages qui prouvent qu'à l'âge mûr — il avait 55 ans — Rivière avait conservé toute la fraîcheur de cœur et d'esprit de ses 25 ans.

Elles sont contenues dans une œuvre dédiée « à la mémoire de son père et de sa mère », datée du 20 octobre 1884, et intitulé : « *Follelet. Légende bourguignonne du 17<sup>e</sup> siècle* ». Nous n'en donnerons que le texte français. Le voici donc :

« Follelet était un vrai enfant de la nature, car tout lui faisait impression : le parfum des fleurs champêtres, la verdure, l'eau vive et courante, avaient pour lui un langage connu et aimé. Sa nature poétique conversait avec elles et lui donnaient l'intuition du Créateur... « Cependant un jour son cœur si naïf parla un autre langage. Il aima !

« Bien des auteurs ont décrit savamment les sentiments de l'amour. Chacun a émis des idées aussi nouvelles, aussi justes qu'il a pu emprunter dans le casier de son cerveau. Voilà à mon tour une appréciation qui va, je n'en doute pas, probablement sembler paradoxale.

« La femme réunissant toutes les conditions voulues, c'est-à-dire jeune, aimante et passionnée, répand autour d'elle des effluves magnétiques, atômes ailés, nuée vivante que j'appellerai pour me conformer aux expressions du jour (je risque de faire se démettre les épaules des journalistes, des savants et des Académiciens, lesquels, cependant, ne craignent pas d'intercaler dans leurs articles, leurs comptes-rendus ou leurs discours des mots Anglais qui formeront malheureusement bientôt le cadre de notre belle langue, et peut-être bien le fond)



une atmosphère de microbes, de bactéries, fourmillement hybride, vivant dans une promiscuité mystérieuse, animalcules de l'amour, êtres d'un nouveau genre infiniment petits...

« Absorbés par l'homme passant à leur portée et qui s'en imprègne même involontairement, ces effluves enveloppent tout son être. Il est inquiet sans en connaître la cause. Néanmoins cette nuée peut mourir si le terrain n'est pas convenablement préparé : tels sont les grains de blé semés dans un champ pierreux ne lèvent pas et se dessèchent.

« Mais si un jeune homme au cœur neuf, vierge et aimant se trouve au contact de ces effluves et que la femme les dégageant rencontre par hasard le regard de celui qui les a reçues et qu'il y ait sympathie, la commotion les enflamme, les féconde, tous les deux sont incendiés et brûlent du même feu. Il s'établit alors une sorte de pile électrique, un téléphone qui les fait communiquer entr'eux de loin comme de près.

« En conséquence, si le jeune homme passe, mais sans la voir, à portée de celle qu'il aime, il la sent, il la devine, par la double vue. Il sait par intuition où elle est, ce qu'elle pense, ce qu'elle fait. Chez la femme, c'est la même chose.

« La nuit, le jour, il rêve à Elle et elle à Lui ! Ils cherchent constamment à se rencontrer. Tous deux s'attirent comme l'aimant attire le fer. Lui : est la boussole. Elle : est le Nord. Ce sont deux vies qui en cherchent trois, sans savoir comment, car le vrai amour ignore tout.

« Dans ces conditions, il y a tant de pudeur, tant de respect l'un pour l'autre que, de près comme de loin, ils ne songent jamais à l'ombre du mal.

« L'homme, dans son cœur, dresse un autel à sa divinité et il l'adore. La femme a son temple sacré pour l'homme, qu'elle aime, et ne reçoit des hommages qu'au cœur.

« Le choc se fit donc entre Folletet et une jeune fille. Choc si violent qu'il ne pût durer (longtemps) mais il laissa dans son cœur une blessure profonde qui guérit difficilement.

« Je n'entreprendrai pas de décrire le court Odyssée de cet amour épique. Je dirai seulement qu'il fut cause, chez Folletet, d'un développement plus grand de son intelligence. Parfois l'Amour est un grand maître, mais afin de donner une idée du caractère et du niveau de cette affection extraordinaire, je vais citer au hasard le langage de celle qu'il aimait.

— « N'avez-vous jamais vu, ô mon ami chéri, disait-elle à Folletet, par une claire aurore de Printemps, une perle liquide enchassée dans l'intérieur d'une rose ? Quand paraît le premier rayon de soleil, timide et craintive, la pauvre, elle cherche à se cacher dans les dédales parfumés de son palais splendide ; mais le rayon altéré l'aperçoit, la poursuit, l'atteint, la transperce, l'anéantit... Je suis la gouttelette de rosée ! Vous êtes le rayon de soleil et vous m'avez bue ! »



« Folletet répondait : — « Quand, au clair de lune, je chemine sur les bords enchantés de la Loire, j'ai votre image si présente à mes yeux que je crois voir vos traits se refléter dans l'eau et je voudrais être les rayons de lune pour aller les caresser !... » — « C'est ainsi que gazouillaient ces deux tendres et naïfs tourtereaux en dégrenant leur airée de blé de lune et en égrenant leur rosaire d'amour, comme disait l'autre, quand un coup de foudre vint anéantir leurs doux et chastes épanchements. »...

Cette physiologie de l'Amour au milieu de cette idylle peut paraître bizarre. Elle montre la tournure d'esprit de l'auteur.

Quel homme, ayant aimé, dans sa jeunesse, de la façon si vraie dont a parlé Maurice Rivière, ne retrouverait pas, à l'âge des tempes blanchissantes, au fond de son cœur, un peu et même beaucoup de cette poésie dont nous venons de goûter le charme ?

L'aparté sur l'envahissement progressif, dans la langue française, des mots anglais prouve que Rivière était perspicace. Depuis 1884, comme il l'avait prévu, la tendance n'a fait que s'accroître et l'envahissement est allé jusqu'à la syntaxe. Aujourd'hui, on oserait à peine accuser de barbarisme certaines expressions de langage, certaines raisons sociales, certains noms de journaux, de revues, certaines enseignes de magasins, alors que, pourtant, ils sont bien de véritables barbarismes. Quant « au fond », il est incontestable qu'il a été lui-même, touché. Avons-nous besoin de bien préciser que l'amitié franco-britannique est hors de question ?

Samedi 2 mai 1959.

× ×



## EPHEMERIDES

— 1956 —

*Le 2 janvier* se déroulent en France les élections législatives. M. Joannès RUF, conservateur des Musées de Vienne, est élu député de l'Isère sur la liste Union et Fraternité Française.

*Le 4 janvier*, M. Louis MAURAN, industriel à La Tour-du-Pin, est élu président de la Chambre de Commerce des arrondissements de Vienne-La Tour-du-Pin.

*Le 7 janvier*, M. Lucien HUSSEL, maire de Vienne, procède à la pose de la première pierre de la Cité Pasteur, dont les constructions doivent s'élever en bordure du Rhône, à Estressin, dans l'ancien « clos de la Verrerie ».

*Le mardi 17 janvier*, le Rallye Automobile de Monte-Carlo, épreuve célèbre et de classe internationale, fait pour la première fois, choix de notre ville pour y prévoir l'un de ses contrôles. Place Saint Maurice, la façade de la Primatiale est brillamment illuminée et une foule de curieux attend dans la nuit, l'arrivée des voitures engagées dans la grande compétition.

*Le mercredi 23 janvier*, un jeune marinier de la péniche « La Lou-tre », Claudius CUAZ, 17 ans, originaire de Pierre-Bénite, tombe dans le fleuve accidentellement et disparaît dans les eaux grossies par la crue.

*Le vendredi 3 février*, suivant une tradition qui date de près d'un siècle et demi, les membres de la Confrérie des Compagnons de Saint-Blaise, se réunissent en l'église Saint-André-le-Haut, où la messe patronale est célébrée.

*Le samedi 18 février*, sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. une exposition de peinture groupant les chefs-d'œuvres de la peinture, de 1860 à nos jours, est organisée dans la salle d'honneur du musée de la place de Miremont, par le Club Michel-Servet.



*Le 3 juin*, un festival de musique amène dans notre ville de nombreuses sociétés et cette manifestation d'art populaire rencontre un succès qui fait évoquer aux vieux Viennois d'autres manifestations plus anciennes qui firent date dans les annales.

*Le 17 juin*, un gymkana automobile est organisé au Champ de Mars, par la section locale de l'Automobile-Club Dauphinois, et la Coupe Paul BARBIER, destinée à rappeler la mémoire de notre compatriote, tragiquement décédé le 1<sup>er</sup> avril, est mise en compétition.

*Le 22 août*, dans le courant de l'après-midi, une véritable tornade s'abat sur la région, causant d'importants dégâts. Les routes doivent être dégagées par les services des Ponts-et-Chaussées, aidés de la troupe. Le mauvais temps persiste d'ailleurs, entraînant une crue du fleuve qui menace les riverains. Le maximum de cette crue sera atteint le *mercredi 5 septembre*.

*Le 9 septembre*, l'Exposition-Concours du Comice Agricole des Cantons de Vienne et du canton de Roussillon a lieu à Vienne, au Champ-de-Mars, pour les sections relevant de l'élevage et pour les sections culture, horticulture, apiculture et arboriculture, à la salle des Fêtes, place de Miremont.

*En septembre*, les Sœurs-Garde-malades, qui depuis 98 ans étaient installées à Vienne, rue Boson, regagnent, sur ordre de la Supérieure de leur Ordre, la Maison-mère de Montpellier. Les difficultés croissantes motivent la fermeture de leur maison dans notre ville. Ces religieuses, dont le dévouement était apprécié par tous, seront regrettées.

*Le mardi 25 septembre*, M. François MALCOUR, est installé à la présidence du Tribunal de Commerce de Vienne, en remplacement de M. Joannès RUF, élu député de l'Isère.

*Le lundi 1<sup>er</sup> octobre*, les élèves du Collège du Collège Technique National, prennent possession des nouveaux locaux du Centre Technique de la route d'Avignon. L'internat toutefois, ne pourra fonctionner que le 8 octobre.

*En octobre*, deux manifestations importantes se tiennent à la Salle des Fêtes, les 6 et 7 octobre, la Foire du Miel, septième du nom, et à partir du 13, le VIII<sup>e</sup> Salon des Artistes Viennois, qui pendant trois semaines, permettra à de nombreux visiteurs d'apprécier le talent des peintres et sculpteurs de notre région.



*Le 21 octobre*, le Concert Spirituel donné chaque année, dans la chapelle du Prieuré de Notre-Dame de l'Isle, permet aux auditeurs d'apprécier une sélection sur le psaume symphonique d'Arthur HONEGGER : « Le Roi David ».

*Le mardi 23*, un incendie détruit une partie des locaux de la filature DENOLLY, à Pont-Evêque.

*Le 1<sup>er</sup> novembre*, une précoce offensive du froid provoque la chute du niveau du thermomètre qui marque 0°.

*Le 26 décembre*, au lendemain du jour de Noël, la neige fait son apparition dans la région du Bas-Dauphiné.

— 1957 —

*Le 20 janvier*, un groupe du 505<sup>e</sup> Régiment du Train prend garnison au Quartier Saint-Germain qui retrouve ainsi une vie plus active. L'envoi quotidien des couleurs, accompagné de la sonnerie réglementaire va chaque matin éveiller les alentours.

*Le 25 de ce même mois*, les routes se trouvent soudainement recouvertes de verglas et la circulation est considérablement ralentie. Les cars persistent, et l'un d'eux effectuera dans la montée d'Auberives, une dangereuse glissade. Fort heureusement, aucun accident ne sera à déplorer.

*Le mardi 5 février*, un vent particulièrement violent souffle sur la région, causant d'importants dégâts, notamment aux lignes aériennes de tension et téléphoniques.

Notre ville n'est pas épargnée. A 12 h. 40, la toiture d'un bâtiment en construction, l'immeuble « Résidence Pyramide », est enlevé par une rafale et projetée sur la chaussée, sans heureusement faire de victimes.

*Les 25, 26 et 27 février*, une crue provoquée par la fonte des neiges tombées sur notre région huit jours auparavant, provoque une crue des eaux du Rhône. Le « Massilia » de la Cie Générale du Rhône doit aborder à Sainte-Colombe dans la journée du mercredi où la crue atteint son maximum avec 6 m. 80. Il ne pourra continuer sa route vers Lyon que le vendredi 1<sup>er</sup> mars.

*Les mois de mars et d'avril* sont sans histoire, des mois par conséquent heureux.



*Le dimanche 5 mai*, le V<sup>e</sup> Congrès départemental des Médailleurs militaires a lieu à Vienne.

En cette même journée dominicale, la Société de la Sainte-Croix des Guillemottes célèbre le quatrième centenaire de sa fondation. Association des Vignerons et Laboureurs, la Société de Sainte-Croix possède le registre sur lequel, depuis ses origines (1557) sont scrupuleusement et régulièrement consignés les actes et procès-verbaux qui notent les détails de son existence.

*Le samedi 8 juin*, peu après l'heure de midi, un incendie se déclare dans les combles du Collège Ponsard, à l'angle des rues Schneyder et Chorier, détruisant une partie de la toiture.

*Le samedi 22 juin*, une soirée est donnée au Théâtre Antique, avec « MIREILLE », le célèbre opéra de Charles Gounod, tiré du poème de Frédéric Mistral. De nombreux spectateurs, venus de tous les points de la région, applaudissent à cette représentation.

*Le dimanche 30 juin*, a lieu l'inauguration officielle du Collège Technique National de Vienne où s'est effectuée la dernière rentrée scolaire des étudiants de l'Enseignement technique.

Avec les congés annuels, les mois de Juillet et d'Août sont des mois désormais calmes. L'animation dont les indigènes parent habituellement nos rues est remplacée par celle qu'y créent les touristes qui font halte en descendant ou en remontant notre vallée pittoresque.

Cependant, les services de la navigation fluviale en profitent pour faire procéder aux opérations d'enlèvement des câbles, ferrures et épaves provenant des débris de l'ancienne passerelle que firent sauter les Allemands et qui depuis lors gênaient la navigation.

*Le vendredi 18 octobre*, vers 13 h. pendant l'interruption du travail pour le temps du repas, la manufacture de chaussures Chambas est en partie détruite par un incendie.

*Le dimanche 20 octobre*, le jeu provençal de la « pétanque » fait sa première apparition à Vienne où la boule lyonnaise était en faveur depuis de nombreuses années. Un grand concours réunit en abondance les triplettes extra-régionales mais aussi régionales, ce qui paraît indiquer qu'une offensive méridionale tend à détrôner le vieux jeu traditionnel.

P. G.



## NECROLOGIE

— 1956 —

~ Le 1<sup>er</sup> avril, au soir de Pâques, M. Paul BARBIER, représentant de la maison PEUGEOT, a rencontré subitement la mort dans le renversement de son auto, aux environs de l'asile des vieillards, à Estresin. Il était âgé de 57 ans. Il avait succédé à son père, qui connut le temps des chevaux, des landaus, des victorias, des coupés, avant la maison PEUGEOT.

~ Le 8 avril, M. Antoine RAY, qui avait été longtemps président du Photo Club, est mort à 69 ans. Habile et dévoué pour l'art photographique, il était chapelier cours Wilson, toujours d'un accueil souriant.

~ Le 30 avril, à 81 ans, est décédé M. Jules PERRET, remarquable expert auprès des tribunaux, judicieux pour analyser la cause d'un accident d'auto et persistant dans le soutien de ses trouvailles. Il manifestait un vif attachement à la société.

~ M. J.-B. PIVARD, ancien fabricant, est mort le 5 novembre, à 77 ans. Il avait été conseiller municipal de Vienne, sous l'administration de M. Jules PAJOT et juge au Tribunal de Commerce. Il s'était beaucoup intéressé à l'enseignement technique et à la Mutualité. Il était ardent et serviable.

~ Le 18 décembre, le Dr Louis TRÉNEL a vu, dans sa 77<sup>e</sup> année, se terminer une carrière qui avait été active et féconde. Après l'armistice de 1918, il quitta l'armée où il était médecin, et il organisa la clinique Jeanne d'Arc, à Sainte-Colombe. La réussite de son entreprise fut totale et persista. Sa force de travail, son activité, son sens de l'administration et de la propagande furent employés par lui à un très haut point. Il a écrit divers ouvrages où il développait des conceptions en diverses matières. Il donna un grand nombre de conférences et fut, dès le début, ami convaincu de la radio-diffusion.



— 1957 —

~ M. Jacques-Eugène TISSANDIER, qui fut de longues années, négociant en draperies à l'angle de la rue Peyron et de la rue Tre-meau, en des locaux qui, autrefois, avaient été les bureaux des P.T.T. de la ville, avait voulu terminer sa vie conformément à son idéal de foi, d'espérance et de charité. Il est mort chez les Petites Sœurs des Pauvres, à Estressin, le 26 mars, à l'âge de 79 ans.

~ M. Jean LESŒUR était Viennois depuis plusieurs dizaines d'années, quand il est décédé en sa villa des Maladières, le 12 avril, à l'âge de 75 ans. Il était co-fondateur des importants Etablissements LESŒUR Frères, constructions mécaniques et chaudronnerie, qui avaient eu leurs ateliers rue Girard avant qu'ils eussent été transportés à Beaurepaire. S'intéressant à toutes les activités viennoises et y participant avec une intelligence souriante, il fut adjoint dans la municipalité JALLÈS, nommée par le Gouvernement de Vichy, puis, en 1943, président de la Chambre de Commerce, après notre administrateur François VAGANAY. Il montra souvent sa fidélité à notre société.

~ Cinq jours après M. LESŒUR est mort M. Eugène GUIDON, de trente ans moins âgé. Il avait succédé à son père, M. Jean-Louis GUIDON, dans l'association d'une maison de négoce et de représentation qui contribua à la prospérité de l'industrie textile viennoise d'avant guerre.

~ Le 17 mai est mort notre administrateur M. Gustave PAILLARET qui, avant d'être éloigné des réunions par la maladie, nous apportait le concours de son expérience des gens et des choses avec beaucoup de bonhomie et de sincérité. Il était né le 27 novembre 1886 à Saint-Avit dans la Drôme, ce qui le prédestinait à être Viennois ; il l'avait été dès sa jeunesse. Il fut juge au Tribunal de Commerce, président de la Fédération des Commerçants, et un des fondateurs de la Foire de Vienne d'avant-guerre.

~ M. le chanoine Henri GUY est mort à Montvinay le 2 juillet dans sa 92<sup>e</sup> année. Son memento, qui reproduit sa physionomie au seuil de la vieillesse, indique qu'il naquit à Vienne le 22 février 1866, fut ordonné à St-Maurice de Vienne le 21 octobre 1886 et fut successivement vicaire à St-Maurice, aumônier au pensionnat de Bon-Accueil de cette même ville, curé-archiprêtre à La Côte-St-André, et, enfin, à St-Bruno de Voiron pendant 28 ans. Octogénaire, il vint se retirer à Vienne. Il disait sa messe en la chapelle des sœurs de Saint Vincent de Paul. Il fut un des premiers élèves de l'Institution Robin au temps où elle était installée en la cure de Saint Maurice. Il avait raconté ses



souvenirs de cette époque lointaine au cours d'une distribution de prix de cet établissement d'enseignement, peu après son retour parmi nous. Sa fidélité à notre société fut de plus d'un demi siècle, attendu que son nom figure parmi les membres inscrits sur la liste du premier bulletin publié en 1905.

~ Le Docteur Léon FAURE, frère de notre président d'honneur, est mort à Cannes, où il exerçait la médecine, le 7 août 1957, frappé dans la rue par une auto. Il était né à Reventin-Vaugris le 3 septembre 1877. Il avait adhéré à notre société dès le début et lui était resté fidèle. Il se montrait intéressé par tout ce qui touchait à Vienne. Malgré son éloignement, il avait pu, au moins une fois, assister à notre Assemblée générale.

~ M. Abel BONNIER avait succédé à son père, Francisque BONNIER, comme administrateur de notre société en 1924. Il fut des plus fidèles et des plus assidus, tant aux réunions du Conseil qu'aux sorties d'été ou d'automne. Il conserva jusqu'à ses derniers jours une jeunesse physique et morale extraordinaire, s'intéressant à toutes les questions et, plus particulièrement, depuis la fin de la guerre de 1914-1918, aux questions agricoles. Dans ses jeunes années, il avait été l'associé de son père dans la direction de la grande fabrique de draps de Bécheviennne. Il fut un voyageur intrépide ayant parcouru le monde dans toutes les directions. Il était depuis quelques jours seulement rentré d'un voyage en Espagne lorsqu'il mourut, le 24 août, en sa vaste et magnifique demeure de Montrosier dont l'architecte avait été M. Jules FORMIGÉ. Il était, lui-même, le petit-fils d'un architecte en renom à Vienne et dans la région au siècle dernier, et dont il portait le nom : Abel JOUFFRAY, à qui l'on doit, notamment, la construction de la chapelle de Pipet et la restauration de la chapelle de Notre Dame de l'Isle.

M. F. et Ch. J.







ACHÉVÉ D'IMPRIMER  
LE 29 JUIN 1959  
SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE  
TERNET - MARTIN  
— A VIENNE —  
SUR - LE - RHONE



Dépôt légal n° 630 - 2<sup>e</sup> trimestre 1959



